



Caen - France

Benoit

01-06-2006

Je dédie ce tour du monde en vélo à mes parents, Claudine et Patrice. Merci pour votre amour. Merci aussi de m'avoir initié au voyage. Je dédis ce voyage à tous les regards croisés sur mes routes, images figées dans ma mémoire pour toujours. Je dédis ce voyage à toutes les personnes qui m'ont donné de l'eau, un repas, un lit pour une nuit. Je dédis ce tour du monde à tous les peuples nomades de la terre, à la recherche de la paix et d'une terre absolue.

Caen - France

Jérôme HOURQUET , Association " Déraill

21-06-2006

Michel rame. Benoît pédale. Mais ils vont dans le même sens… Printemps 2007. Dans la salle de réunion, Michel se rassoit. « Mais, Monsieur Caen… » commence son interlocuteur. Michel a le nom de sa ville : ça fait parfois sourire. Mais en l’occurrence, quelques dents ont grincé pendant son intervention. Michel est Président. Président des Dérailleurs, association de cyclistes. Ça rime avec « utopistes » : c’est le compliment que lui a, au cours d’une autre réunion, lancé un autre Président, celui de la Communauté d’Agglomération… Michel a dit, et redit, que le compte n’y était pas, que la loi n’était pas respectée, qu’à ce train-là l’objectif annoncé de 10% de déplacements à vélo dans 10 ans ne pourrait pas être atteint, que les budgets étaient insuffisants, que les aménagements cyclables étaient moins nombreux qu’annoncés, qu’ils n’étaient pas toujours conformes à l’attente des utilisateurs… Son interlocuteur, représentant du Conseil Régional, de l’Etat, des commerçants en manque de parkings, de la Commune, des voisins associés, du Conseil Général, des automobilistes assidus, de l’intercommunalité, des rois du pétrole, l’a assuré de sa compréhension, de sa volonté d’engagement en faveur du développement durable, de son souci de la sécurité… « Mais, Monsieur Caen, il faut être réaliste : ce nouvel aménagement routier est nécessaire au désenclavement de notre collectivité, les travailleurs ont besoin de stationner leurs véhicules, il faut construire des logements abordables sur les terrains disponibles, et ils sont loin, la collectivité ne peut pas tout faire, c’est aussi une question de civisme, et d’ailleurs nous avons déjà dépensé beaucoup d’argent en faveur du vélo, nous avons fait des campagnes de communication, nous avons autorisé les vélos sur tous les chemins de la commune… » Michel sent la colère monter. Il pense à Coluche : « Un technocrate, c’est un mec, quand tu as écouté sa réponse, tu comprends plus la question que tu avais posée ». « Monsieur Caen , soyons réalistes : le climat normand n’est pas propice au vélo, les gens qui travaillent ont des affaires à transporter, ils ont du chemin à faire, ils ne peuvent pas se passer de leurs voitures… ». Alors Michel pense à Benoît… Bien malin qui pourrait dire de quelle couleur est la peau de Benoît. La terre ocre de la piste colle à son visage. Il fait chaud. Il se souvient de ce policier Marocain qui, un &oeil;il soupçonneux sur son passeport, lui a demandé : « Ben Oit, c’est français ? ». Benoît ne le sait plus trop lui-même. Il vient de chez lui. Où va-t-il ? Chez lui ! A Caen, comme Raymond Devos, mais il n’a pas attendu le car : il a pris son vélo. Et il fait le tour de chez lui, par le chemin des écoliers : celui qui passe par bien plus loin que Champ-du-Boult, celui qui passe par Vladivostock, parce que ça rime avec Coke en Stock et que Benoît, à défaut d’être Tintin, aime l’aventure… Et puis aussi parce que c’est toujours intéressant de retourner à l’école, et qu’il n’y a rien de mieux que les voyages pour former la jeunesse. Benoît est donc à l’école de la Terre, et la terre lui colle à la peau. Un pick-up le dépasse ; des jeunes juchés sur le toit lui font de grands gestes d’encouragement. Benoît pédale dans le tourbillon de poussière soulevé par la voiture. Benoît pense, aussi : « ces gars-là, ils aimeraient bien avoir chacun leur voiture, ils en rêvent, mais la Terre a trop peu de ressources pour le permettre à chacun. Et si les voitures de Caen peuvent rouler, c’est aussi parce que ceux-là se serrent à 20 dans une voiture prévue pour 5… ». Benoît rêve d’une Terre plus juste, tout en rêvant à une petite pluie normande qui le débarrasserait de sa croûte de terre. Il a vu des gens marcher au milieu du désert, lentement, avec l’air de ceux qui savent qu’ils ont encore un long chemin à faire. Il pense à son voisin qui prend sa voiture pour aller acheter son pain à la boulangerie du coin. Il réfléchit à une solution : comment expliquer tout cela, faire prendre conscience à chacun de sa responsabilité ? La Terre est petite, et il est déjà tard. Peut-on continuer à vouloir ne rien faire à Caen ? Ne faut-il pas prendre le car en marche ? Benoît pense à Michel… Été 2006. Benoît va partir. Il va quitter la Normandie « pour eun byin louong viage », comme disait un poète Cotentinois. Il a promis de donner de ses nouvelles, d’envoyer des témoignages de ses rencontres. Nous, l’association Dérailleurs, nous allons rester, mais nous avons promis à Benoît de ne pas garder les deux pieds sur la même pédale pour autant : nous espérons qu’à son retour, le vélo aura, ici aussi, gagné du terrain. Et que pour un vélo qui reviendra du bout de la Terre, il y aura cent vélos au bout de la rue… En attendant, nous faisons un peu de Benoît Mauvieux notre Marco Polo : qu’il nous ramène des idées et des images. Qu’il nous aide, en ramenant son pain de Vladivostock, à persuader nos voisins qu’il est nécessaire de changer nos points de vue et nos habitudes… La boulangerie n’est pas si loin : on peut y aller à vélo ! Bon courage et bonne route…

Chinguetti - Mauritanie

Benoit

04-07-2006

Mardi 4 juillet. Caen. Lundi je quitte la France. Je retourne en Mauritanie. Comme pour aller chercher les derniers conseils des



hommes du désert, qui eux connaissent les longs voyages. La patience des longues marches. La lente progression rythmée par le pas des dromadaires. Il me faudra donc acquérir cette patience. Attendre et regarder avec contemplation les merveilles de la nature. Oublier que je pédale. Ne pas compter les kilomètres mais conter les chemins. Je descends en Mauritanie en voiture. Puis je rentre et repars aussitôt à vélo pour Moscou. Départ fin juillet. Pour un Tour du Monde. Enfin une partie d'abord. Parce que le monde est grand et puis parce que la vie est courte. Et puis une vie ne me permettra jamais de tout voir. Mais qu'importe. Je pars. Le rêve se réalise. A force de volonté, de courage aussi. C'est là, juste sous mes mains. Devant moi. Après tant d'années de patience. A mûrir le projet. A acquérir l'expérience du voyage sur d'autres périples. A comprendre l'essentiel d'une vie. A mettre de côté le futile pour aller chercher l'authentique. Partir est une chose, revenir en sera une autre. Déjà je le sais. Mais pour l'heure, je suis dans les tous derniers préparatifs : d'abord organiser la descente pour le Sahara Mauritanien, puis peaufiner les derniers préparatifs pour mon tour du monde à vélo... Les journées sont trop courtes pour tout faire. Tout s'accélère soudain. Je reste cependant serein. Je sais par expérience que je ne peux pas tout prévoir. Que chaque jour de route sera une nouvelle leçon, dans cette grande école de la vie. Qu'à chaque jour suffit sa peine. Et que chaque jour m'apportera un peu plus de connaissances. De surprises aussi. Parce que rien n'est écrit sur cette longue route. Qu'il me faudra improviser et aller à la rencontre des peuplades pour sauver ma peau ! Pour demander de l'eau. Un repas. Une direction. Un lit. Pour échanger ce que nous avons tous en commun dans le monde : le sourire, la rencontre, le langage des mains. Nous l'oublions trop souvent. J'en ai tant rêvé. Ce rêve devenu de plus en plus net. Puis très clair. Du très clair, ce rêve est devenu projet. Du projet, ce rêve devient réalité. Le rêve qui aura été si longtemps le vagabondage de mon esprit. Toujours encore d'ailleurs. Le rêve c'est le nomadisme de l'esprit. Aller au delà du possible. Et puis soudain le possible. Le plus difficile dans ce projet est encore aujourd'hui de quitter le moule. La direction indiquée. Le chemin obligé. L'itinéraire fortement conseillé... Celui qui se veut rassurant. Mais tellement ennuyeux. Fade. Vide de toute part. Démuni de surprise. Vraiment, que peut-il nous arriver ici ? Il ne peut rien nous arriver ! Nous sommes en totale sécurité. Comme une sorte de géo satellite brouillant nos ondes de la communication. Restons vigilants. Ne pas s'endormir ! Bouger. Bougeons. Les corps et les esprits. C'est par là que je veux aller. My me dit que j'ai les qualités de mes défauts. C'est certain. Mais la curiosité n'est pas un vilain défaut. C'est même je trouve une qualité. Quoi de mieux que d'essayer de comprendre les choses ? Quoi de mieux que d'aller rencontrer et apprendre les autres cultures ? Quoi de plus riche que de se couper d'un matérialisme omniprésent, pour ne se concentrer que sur soi-même ? Epuré la route. Partir épuré. Simplement. Modestement. Un sac. Du thé. Sa bible. Comme pour avoir que sa personne à donner. Ne veut-on pas nous faire croire qu'il faut posséder des biens ? Qu'il faut tout donner pour une brillante carrière ? Et si la vie au final, c'était tout autre chose ? Comme si la vie était un long voyage avec soi-même. Tout le monde voyage aujourd'hui. Enfin tout le monde prend l'avion. Mais combien vont en profondeur dans le pays. Combien rêve de larguer les amarres et combien les largues réellement ? Je le sens dans ceux qui m'entourent. Je crois que certains même ont profondément les boules que je parte, là où justement leurs rêves osent même pas aller. D'autres me disent qu'ils ne veulent pas voir. Qu'ils ne veulent pas culpabiliser. Qu'ils ne veulent pas mettre de désordre dans leur vie. Le voyage, c'est vrai, est dérangeant. Stimulant. Sinon il n'y aurait pas de vagabondage sur les routes. Et jamais eu d'ailleurs. Parce que ce n'est une mode d'aujourd'hui. Depuis que le monde est monde, le nomadisme existe. L'horizon attire. Voyager avec des moyens réduits à la corde, doit en contre partie, apporter une autre forme de richesse. L'homme va où il pressent le paradis terrestre. Il cherche la quête de sa liberté et de son bonheur. Qu'y a-t-il derrière cette dune ? Derrière cette montagne ? La curiosité est le propre de l'homme. Une programmation génétique. Qui n'est pas curieux est triste. Qui est curieux devient voyageur. Devient nomade. Devient vagabond. Aujourd'hui, l'autre problème, c'est que le curieux est marginalisé. Ce n'est pas normal de partir à trente deux ans faire le tour du monde à vélo alors qu'on a un poste de maître de conférences... Quelle mouche a piqué ce pauvre garçon ? Quel petit vélo lui tourne en rond dans la cafetière ? C'est la faute des autres. De ceux qui m'ont incité au voyage. De la faute au « Bled », exercice 10.14 : conjuguez au présent du plus que parfait, les verbes : conjuguer, travailler, prier, moudre, coudre, enchérir, etc... Jamais personne n'a demandé de conjuguez les verbes : vagabonder, rêver, tolérer, voyager, découvrir, échanger, partager, oser... (Boire un thé en toute amitié aussi). Bien trop dangereux. Imaginez alors les centaines de petits écoliers pris soudain d'un virus de la bougeotte. Comme l'envie de quitter l'école et d'aller parcourir le monde, à la façon de Ton Sawyer ou Théodore Monod. A regarder les étoiles. C'est certainement ce qu'on du faire Hubert Reeves ou Sylvain Tesson... Comme moi que l'interdit doit être transgressé ! Alors je pars. Sorte de voyage initiatique. Quête de l'absolu. Recherche d'une piste. Du chemin de ma vie. Equilibre entre un monde très cartésien, celui de l'université et un monde mystérieux, mystique, fait de croyances et d'irrational, de non maîtrisé et de non maîtrisable. Un monde fait de rencontres. De personnages marquants. Courageux. Ingénieux. Sages... Je pars à la découverte d'une autre facette de la vie. D'une autre facette du monde. D'un autre monde que celui dans lequel je vis. Mais avant, le 10 juillet, je descends donc en Mauritanie. La 505 Peugeot ronronne. Retour fin juillet et direction de Moscou. J'attends mon passeport.... à suivre donc... Bons vents à vous tous. Amitiés. Benoit Globe Rêveur, Tour du Mondiste à vélo.

Chefchaouen - Maroc

Benoit



12-07-2006

Salam, Comme je le disais dans la dernière lettre, je voulais redescendre en Afrique avant de partir sur cette autre partie du monde avec mon vélo. Prendre les derniers conseils auprès de mes amis Touaregs, à Chinguetti. Donc une dernière semaine très agitée, beaucoup de préparatifs. La 505 m'a fait des siennes (petit problème de boîte de vitesses…), faire les paquets qui dorment dans la cave depuis quelques années… L'expérience des années précédentes me permet de faire tout ça un peu plus vite. Avec une vieille barrière de sécurité je fais une grande galerie afin de déposer tous les bagages sur le toit de la voiture. La raison : permettre à mes cinq compères de voyage d'être plus à l'aise. Oui, je ne descends pas tout seul cette année, mais nous serons six. Henri, rencontré en Afrique l'année dernière va cette année aller faire un peu de vélo sur les routes cheminant vers le Bénin. Nicolas et Gregory, Manuel et mon cousin Pierre-Henri, seront les bleus sur cette nouvelle route. Mais nous descendons tranquillement, ce qui nous permettra de rentrer en douceur en Afrique. De nous laisser glisser doucement dans la profondeur du désert de Chinguetti. Pour l'heure, Chefchaouen. Ville paisible dans le nord des montagnes du Maroc. Une descente de la France et de l'Espagne sans problème. Maintenant un peu de repos. Je flâne dans ces ruelles étroites. Blanches. Bleues. Doucement. Je respire le bois de cèdre sortant des ateliers des menuisiers. L'odeur du pain sortant du four communal. La ville domine les flancs de l'Atlas. Je retrouve mes marques. Je reprends le rythme du voyageur. J'entends le bruit du thé que l'on verse. Je respire la menthe fraîche. Je trempe mes pieds dans le torrent où les femmes lavent le linge. Et puis la sieste. Un tajine au poulet. Je respire. Le ciel est bleu. La ville aussi. Le temps est doux, la vie aussi. Demain nous prendrons la route vers Kénitra. Halte chez Hicham. Puis nous irons à Casablanca prendre des visas pour la Mauritanie. La suite… Essaouira, Marrakech, Imlil et l'ascension du Mont Toubkal. Puis une plongée vers le sud… Bons vents à vous tous. Benoit

Entre Essaouira et le Mont Tobkal - Maroc

Benoit

18-07-2006

Depuis Asni (Maroc), le Mardi 18 juillet. Chefchaouen. Six heures. Nous quittons l'hôtel. Le vélo d'Henri n'est plus sur le toit de la 505. Tout comme le gardien qui a disparu. Nous finissons par le retrouver. Le gardien, pas le vélo. Les tendeurs sont coupés. La traversée de l'Afrique de l'ouest à vélo s'arrêtera ici pour Henri. Visite du commissariat. Rien à faire. Le policier après avoir enregistré la plainte d'Henri, nous demande de repasser. Il disparaîtra. Tout comme le vélo. Tout comme le gardien. Chefchaouen n'est plus la ville si tranquille des années précédentes… Nous reprenons la route vers Kénitra. Le long, la pression de l'huile d'olive nous oblige à nous arrêter. Métier ancestral. La mule tourne la meule. Ecrase les olives. La pulpe sera pressée plus tard. La route est magnifique. Mes compagnons de route sont émerveillés. Mais finissent par s'endormir bercés par les virages montagneux de la route. Nous arrivons chez Hicham, un peu à l'improviste à Kénitra. A la suite du décès de son oncle, Hicham ne pourra pas rester longtemps parmi nous. Le temps de faire la connaissance de sa jeune femme. De changer le mitigeur de l'évier de la cuisine (avec mon apprenti Pierre Henri, nous allons chez le CEDEO local, ouvert jusqu'à 22h00…), d'aller à la plage de dévorer des pâtisseries Marocaines. Karima, la petite sœur d'Hicham, nous prépare un grand plat au poulet excellent. Nuit courte et départ pour Casablanca. Nous sommes vendredi. J'espère en ce jour de congés obtenir des visas pour la Mauritanie. Huit heures d'attente et nous avons le tampon. Le temps de remettre la 505 en route et nous verrons le coucher de soleil à Essaouira. La ville dégage toujours la même ambiance. Le Saint Malo Marocain disent certains. C'est vrai. L'air de la mer apporte la fraîcheur. Les sardiniers le reste de l'ambiance. Les gars déchargent à la main, dans des petits paniers en osier, les cales remplies de sardines. Chacun va passer sa soirée en flânant dans les ruelles. Nous nous trouvons en haut d'une terrasse avec Pierre Henri et Manuel. Les brochettes feront taire notre faim. Puis regagnons notre hôtel. Magnifique Ria au centre de la ville, derrière les remparts blancs. Nous prenons une suite royale, avec en terrasse, un coin salon télé et une table à repasser le linge. Toilettes. Lavabo (sic photos !). Tout le monde est séduit. Le temps de prendre les embruns et nous repartons déjà vers la grande Marrakech. Je connais. Parking et hôtel direct. Sieste. 45 degrés. Trop chaud. Ambiance sur la place Jamel el Fna. Dresseur de serpents. De singes. Diseurs de bonnes aventures. On lit l'avenir dans les mains. On arrache des dents. On doit aussi trouver quelques pics pockets… Embrouilles comme toujours au moment de payer. C'est Marrakech. Je retrouve les coordonnées de mon ami Moustapha dans le petit village d'Hermoud. Dans l'Atlas. Au pied du Toubkal. Alors nous prenons la route de Imlil. Nous montons… Rencontre avec notre guide. Tout le monde est partant. L'orage gronde pourtant. Je redescends dans la plaine, à Asni. Entretien de la voiture. Soudure d'un longeron qui vient de lâcher sous le poids du véhicule. Rencontre avec les gamins du village. Descente sous l'orage. La route est glissante. Les essuies glaces me laissent même le temps de deviner les pièges de la piste… La nuit, une fois encore sera courte. Les muletiers nous attendent en bas du gîte. Premiers pas sur la route du Mont Toubkal. Difficiles pour moi. Je repasse ici. Goût amer du dernier passage à Pâques 2005 avec une troupe d'ados pourris gâtés, blasés. Passage au village de Thamaround. Un marabout exerce ici. Puis nous montons encore et toujours. Le ciel devient de plus en plus noir. Les montagnes se resserrent. Pris au piège ? Les guides montent une grande toile de tente. A peine le temps de s'y réfugier que l'orage éclate à 3200 mètres. Puis de la grêle… Un plat viendra remettre le moral en place. Mais son contenu viendra à bout des dernières forces de certains. Vomissements au matin. Cinq heures. En route pour le Toubkal. 4167 mètres. La montagne nous a fait comprendre encore cette nuit qu'elle était la patronne. L'orage a grondé. Les tentes sont trempées. J'avance difficilement. Je suis essoufflé. Pas équipé non plus. Mais devant la splendeur de site,



l'immensité des ses monts, le vent donnant une dimension encore supérieure à tout ça, les ailes mes poussent. Mon amoureuse m'accompagne. Le soleil se montre enfin. Le sommet est là. Je suis sur le toit des monts de l'Afrique du nord. Une émotion m'envahit. Que de beautés. Que de merveilles. Je suis tout petit. La montagne est immense. Grande. Comme l'amour que j'ai pour My. Avec Pierre Henri, nous nous élevons encore, comme pour sentir les Dieux de plus près, nous escaladons le monument qui marque le sommet : 4169 mètres, trois mètres de plus, nouveaux sommet… La descente nous rappelle les dangers de la montagne devant la carlingue d'un avion. Des morceaux d'aluminium jonchent les versants du Toubkal. Plus bas les tombes. Retrouvailles bien plus tard avec Moustapha. Un couscous m'attend. Un hammam aussi. Demain nous passerons agadir. Inch'Allah. Puis plongerons dans le sud du Sahara occidental. Layoune. Boujdour. La Mauritanie au bout du goudron… Bien des pensées à vous tous. Des bises pour ce que j'aime. Benoit. Retrouvez les photos. Et maintenant des petites vidéos avec le son...

Chinguetti - Mauritanie

Ben

29-07-2006

Nouakchott, le 29 juillet 2006. Je suis allongé sur une dune de sable. Chinguetti. Sud de la ville. Le soleil se couche. Je tourne un peu la tête. Loin devant, derrière cette mer de dunes, Tombouctou. Plus à ma gauche, Taoudénit, la mine de sel. Plus loin, Tamanrasset. L'Algérie. Dans mon dos, le vieux Chinguetti va une fois de plus, se plonger dans le calme d'une nuit étoilée. Une fois de plus depuis le 12ème siècle. Pour seul bruit, la guitare électrique de Modou. Le rythme saccadé de la mélodie Mauritanienne annonce la période de fête de la guetna, la récolte des dates dans les oasis. Je ferme les yeux. Je me repasse le chemin parcouru depuis mon dernier passage ici. Il y a tout juste un an. Départ à vélo pour le Bénin. La piste de Chinguetti à Atar. Le désert. Solitude. Puis la concrétisation de mon projet, celui d'aller parcourir une partie du monde à vélo. Dans quelques jours le départ. Et puis, de manière plus proche, le départ de la région de l'Atlas au Maroc. Descente du Mont Toubkal. Les jambes encore courbaturées. La tête dans les nuages. Nous remontons les cols du Tizin’t n’test. La route est merveilleuse. Sinueuse. Traversée de petits villages. Vie à l'ancienne. Les bœufs comme outils de travail. Le four communal à pain. Le meule à presser l'huile d'olive. Le Maroc profond, si différent ici de Casablanca par exemple. Le fossé est énorme. Rupture d'un Maroc très conservateur dans les villages Berbères et ouverture des m&oeil;urs dans les grandes villes. Quand le voile devient mini jupe… Henri nous quitte à Agadir. Pas prêt pour ce voyage me dit-il. Le voyage de trop. Le vol de son vélo était-il un signe ? Un service rendu par un de ces Dieux lui soufflant de ne pas prendre cette piste ? Gregory le suit. Nous nous quittons en quelques minutes. L'ambiance est froide. Je suis surpris de leurs décisions brusques. Une rapide poignée de mains. Rien de plus. Pas un « Bonne route ». Pas un « Bonne chance »… A la fois, Henri et Gregory se sont engagés de la même manière dans cette descente. Rapidement. Presque sur un coup de tête. Et puis comme si c'était la journée d'acharnement, nous ne repartons pas. Arbre de démarreur cassé. En poussant la voiture, nous arrivons chez un électricien auto. C'est clair, on ne sera pas à Dakhla ce soir… Pour 200 Dirhams, on change tout ça. Je suis toujours perturbé par le départ de mes deux amis. Je ne comprends pas. Me remets en question. Et puis pour oublier, je me concentre sur la route et je plonge plein sud. Tiznit. Guelmin. Tan Tan… La nuit est tombée. Tout le monde roupille dans la voiture. Zone détachée. Le plein de gasoil. La voiture ne repart pas. Je décide de redémontrer pour la énième fois le démarreur. Rien à faire. Alors nous repartons en poussant. Le démarreur dans le coffre. Problème d'alternateur cette fois… On roule sur la batterie. Les phares viendront arrêter notre route à une trentaine de kilomètres avant Boujdour. Je décide de remonter le démarreur. En fait, la boucle alternateur – démarreur – batterie était ouverte. On repousse mais à Boujdour, je m'écroule de sommeil. Alors nous dormons dans cette ville fantôme. Tous les quatre dans la 505. Ville déserte à trois heures du matin. A six heures, nous repoussons. Rien d'ouvert. Tout juste un café. Alors un cawa. En route pour les 600 kilomètres restant au Maroc. On réparera tout ça plus tard. A Nouadhibou ou pas. Frontière Marocaine. Sortie simple. Au revoir Maroc. Tu m'es si cher. Si riche. Rempli d'histoire, de culture, de richesses architecturales. Ton peuple est accueillant. Hospitalier. Généreux. Intelligent et ingénieux. Il fait bon vivre au Maroc. La Mauritanie ne sera pas aussi facile pour les garçons qui m'accompagnent. François est là. Ce suisse rentre chez lui, à Madagascar en moto. Type sympa. Nous nous lançons pour les quelques kilomètres de no man's land séparant les deux frontières. Mieux vaut connaître. Bienvenue en Mauritanie. Depuis 2001, tout cela a bien changé. Moins de bakchich à payer. Plus de convoi militaire. On peut même prendre le visa à la frontière pour le même prix qu'à l'ambassade à Casa. Toujours les mêmes policiers. Les mêmes douaniers. Les mêmes gendarmes. On se connaît maintenant. Et ça aide un peu parce que mon visa n'est pas conforme : date du 14-07-2006 au 13-07-2006 ! Un coup de bic pour remettre 08… Nouadhibou. Bout du monde. Une ligne droite de goudron. Le reste des bidons villes. Un camp de réfugiés a même été installé depuis pour accueillir tous ceux qui échouent de leurs tentatives de passages vers l'Europe. Sénégalais, Maliens, Nigériens… Les piroguiers ne sont pas toujours honnêtes. Parfois la météo ou les erreurs de navigations font qu'ils n'atteignent pas les côtes des îles Canaries. L'autre jour une pirogue qui était partie de Nouakchott s'est trompée de cap et les pauvres Sénégalais se sont retrouvés à Saint Louis au lieu de Las Palmas ! Nous posons nos fesses sur les bancs des p’tits restos Sénégalais « Chez Awa » ou au restaurant de l'Amitié. Tieboudienne à 200 UM. 60 centimes d'euros. Je repense à ces types qui par désespoir tentent leur chance sur les pirogues. L'espoir fait vivre, dit-on. Mais je crois que le désespoir transcende. Quant on a plus rien à perdre alors on prend la mer. Ou un camion à Niamey ou a Agadez pour remonter l'Algérie. Passage vers le cimetière des bateaux. Carcasses rouillées. La mer les



mange. Puis descente au bout de la pointe de NBD (Nouadhibou). Cap blanc. Pas de phoque cette année. Juste une grosse épave échouée ici. Les boubous volent au vent. Les Renault 12 font des va-et-vient le long de ville. Plage à Cabanon. Abattoir des dromadaires. Auto école dans les dunes des plages. Boutiques de téléphones portables. Chemises Zara. Poussière. Cohabitation entre blacks et blancs. Ca débrouille ici comme on dit. Chacun essaye de faire tourner sa petite boutique. En espérant des jours meilleurs. En Europe. Nous prenons la route vers Nouakchott. Le goudron est bon. Halte à Tijeritt. Rencontre avec le petit frère de Maloum. Thè à la menthe dans une famille rencontrée l'année passée. Nouakchott. Auberge Ménata. Zeitouna est là. La 505 est déjà vendue à mon ami Ahmedou. Nous repartons vers Atar. Il fait chaud. La route est longue. Direction Atar. Puis Skar Tarchan. La famille de Moustapha est maintenant installée à NKT. Nous sommes accueillis chez d'autres amis. L'hospitalité Mauritanienne. Hommes généreux. Premières boulettes de riz à la main pour mes amis. Moments en famille. Les enfants nous sautent sur le ventre. Beaucoup de tendresse entre le Papa et ses enfants. La vie est difficile ici. Mais le bonheur est là. Dans la simplicité des choses. Dans l'équilibre des gestes ancestraux. Les chèvres partent avec le berger. Les oasis permettent la vie. On attend la Guetna. Pluie fine. 45°C. Litres d'eau entre verres de thé. Entre verres de Zrig (lait sucre et eau). Marché aux moutons. Nous prenons la piste vers Chinguetti. Arrêt dans la passe Amoujar. Le mouton nous file entre les pattes. Longue course. Très longue course à pied sous le soleil jusqu'à l'épuisement de la pauvre bête. Arrivée à Chinguetti. Famille Hamadi. Zénabou. Abdi. Toutou. En route pour l'Oasis de Ti Koun Kount. Grappes de raisin. Dates. Verres de thé. Eau fraîche du puit. Nuit douce à regarder les étoiles. A fermer les yeux lourds de fatigue. Etoiles filantes. ux d'amour. Le soleil n'est pas levé. Nous oui. En route pour un repas de famille à Tin Labbé. Région de Ouedanne. La 505 est pleine. J'emmène la famille rencontrer la grande tante. Beaucoup de similitude avec nos traditions françaises au final. On apporte des dates. Le vieu est au bout de la natte. Tout le monde parle. On mange. Méchoui de mouton. Plats. Re plats. Ballade digestive dans l'oasis. Visite de Ouedanne en famille. On joue aux cartes. Photos. On repart tout aussi chargé de dates... Le temps d'une nuit à Chinguetti il nous faut faire la route dans l'autre sens. Je m'en veux de ne pas pouvoir rester ici quelques jours de plus. Sale coutume à la française que de courir tout le temps. Je reviendrais ici. Je le sais. Passer du temps pour me laisser porter par la douceur de la vie dans le désert. Pour revenir aux choses simples. Ces quelques jours me donnent de la confiance. Ce petit périple d'avant ma boucle à vélo me donne aussi une certaine assurance dans le voyage. Je suis pour partir. Dans ma tête et dans mon corps aussi. Mon dos tiendra. Parce que j'ai rêvé ce voyage. Je retrouve Med Salam à NKT. Retrouvailles au même endroit où nous nous étions quittés l'année dernière. Ballade dans le marché cinquième. Impressionnant. NKT me surprendra toujours. La fin du voyage est là. Cet après midi nous partons dans la famille d'Ahmedou. On égorgera une chèvre pour notre départ. Le temps d'attendre notre avion. Je pense cette nuit. Pas sommeil. Je suis impatient de connaître la finalité de mon tour à vélo. Qu'est ce que ce voyage de plus m'apportera ? Réponse dans quelques milliers de kilomètres. Nicolas nous quitte. Route qui continue en Afrique. Saint Louis. Bamako plus tard. Seul maintenant. Bonne route à toi l'ami. Tu es sous une bonne étoiles. Tu es dans les rails. Fonce maintenant. Moi je rentre. Mais c'est pour repartir à vélo. J'ai trouvé ce que je suis venu chercher ici. Ben.

Cossé en Champagne (Mayenne) - France

Ben

07-08-2006

Cossé en Champagne, le 7 août 2006. Un jour un type a inventé le rêve. Un autre a dit que le rêve pouvait se réaliser. Et puis Dieu créa le monde. Un autre a dit que la terre était ronde. Plus pratique pour en faire le tour. Un autre encore a inventé le vélo. Et puis d'autres sont partis. Moi je pars aussi. Vivre un rêve. En rêver d'autres. Pour d'autres projets... Entre deux gares. Retour de Mauritanie. Trois jours pour préparer le départ. Voyage programmé pour une année. Une année sur les routes de l'Eurasie. Une année de rencontres. Une année pour soi. Pour apprendre et retransmettre. Pour avancer. Tout s'accélère. Manque de temps. Beaucoup de petits détails à régler encore. Deux heures du matin. Les sacoches sont bouclées. Mais trop de poids. Je redé fais tout encore. L'inutile ? Quoi enlever ? Un voyage d'une année demande un peu plus de matériel que pour une descente au Bénin... Trop même. L'hiver en Mongolie... Dernier tri. La mule est chargée. Départ à Caen. Catherine, Eric et Manuel sont là pour me dire au revoir. Premières émotions du départ. « Porter le chagrin des départs » dit Brel (la Quête). Rêver un impossible rêve. My ou Lou aussi. Ses parents nous retrouvent. Première rencontre. Le rêve est là. Je sors dans la rue Caponnière. Les automobilistes me regardent... Route vers le sud. Sourire. Boule dans la gorge aussi. Larmes aux yeux. Joie immense ! Je roule. Mes jambes tournent toutes seules. Le vélo est lourd. Il me faut une concentration à chaque instant pour ne pas me trouver déstabilisé. Le cadre travaille beaucoup. Le convoi s'organise. La route sera longue. Le temps mauvais. Couvert. Mais le soleil dans le ciel. Le vent toujours avec moi. Trois jours de bonheur véritable avec My et Lou. Nous roulons doucement. Nous nous doublons. Echangeons nos regards déjà complices. Que la campagne est belle. Le monde est beau. La Normandie aussi ! Après quelques voyages, on apprécie toujours ce qui est beau. Au fil des kilomètres les sensations reviennent. Sensations du voyageur qui retrouve ses sens en éveil. Sensations du cycliste qui retrouve son corps travailler. Sensations du nomade qui retrouve sa liberté. Sensations de l'homme qui retrouve l'amour. Sensations grandissantes à chaque kilomètre. Et la route sera longue ! Notre première nuit se fera à Estry. Accueil dans la ferme de Monsieur et Madame Aumont. Nous dormons heureux. Le voyage est lancé. J'ai l'impatience des terres nouvelles. Je m'en pers pas pour le moins une miette. Tinchebray. Lou retrouve son arrière-grand-mère. Sortie de Tinchebray. La côte est difficile. Nous roulons



tout doucement. My me demande si je suis heureux. Je m'effondre en larmes tellement j'ai du mal à contenir mes émotions. Notre deuxième nuit se passera au refuge de la Chapelle du Mont-Aigu. Dans le silence de la nuit. Sous les étoiles qui protègent ma route. Je le sais maintenant. L'endroit est magnifique. Symbolique aussi pour My et moi. Lou, elle, se gave de mûres. La langue toute violette ! Claude et sa famille passent nous saluer. Dernier au revoir. Galettes et confiture maison ! Nous repartons en réveillant les petits lapins, gardiens du site. Descente vers St Gemmes le Robert. Première crevaillon. En fait le pneu déjante. Trop de bagages sur le vélo. J'appelle Guédart à Rennes et je commande une petite remorque à bagages. D'une part pour baisser le centre de gravité du convoi et d'autre part pour alléger et moins solliciter le cadre et les portes bagages du vélo. Si mon cadre casse, ça peut devenir la galère. Cossé en Champagne. Le Chesnot. Tout le monde est là. Ma mère et mon père. Réunis tous les deux. Amélie, Christophe et Lucas. Oncles et tantes. Cousins, cousines. Vincent aussi. D'autres me retrouvent au téléphone pour un dernier au revoir. Dernier moment entre nous. Je suis prêt. Je quitte My. Mais nous nous retrouverons à Viennes dans quelques semaines. Pour le moment je profite de ce temps pour passer un moment agréable en compagnie de mes proches. Pierre Henri décide de m'accompagner. Jusqu'à Paris. Nous passons à Saint Pierre sur Erve pour peser le vélo. 80 kg. 160 kg avec moi et de la nourriture. J'apprécie la remorque. Elle se comporte bien dans les côtes et me permet de ce fait de me mettre en danseuse. Mardi je me remets en selle. Départ de Cossé. Une journaliste passe même faire un petit article sur les Mauvieux qui ont voyagé, qui voyagent et qui voyageront. Fifi est là. Marie-Anne aussi. Allez, c'est parti cette fois ! Direction Paris.

Vollochhof - Allemagne

Ben

15-08-2006

Fifi et Marie-Anne nous accompagnent. Jusqu'au Treulon. Allez, nous partons pour de bon tous les deux avec Pierre-Henri. Première côte difficile. Première journée aussi. Je tente une possible réconciliation entre mon arrière train et ma selle. Les retrouvailles ne sont pas terribles. De vieilles rancœurs encore. Le temps les rendra inséparables... Première journée donc. Nous parlons tous les deux. Les kilomètres défilent déjà : Loué. Le Mans... Nous roulons vers Paris. Hier soir j'ai décidé de prendre le train à Paris pour Strasbourg. Plusieurs raisons à cela : Tout d'abord, je ne cours pas après l'exploit sportif. Faire 180 km tous les jours est impossible. Ce n'est pas le but de ce voyage. J'utilise mon vélo comme un moyen de transport afin de rencontrer la population locale et d'aller libre comme le vent. De plus je dois être le 25 septembre à la frontière Russe. L'hiver sera déjà là. Donc pas trop de temps à perdre. Nous dormons la première nuit à la Ferté Bernard. Le vieux centre est joli. Mais notre journée du lendemain sera encore plus merveilleuse en traversant le Perche. Déjà beaucoup de rencontres. Un peintre, un couple de voyageur, un vieux nomade clodo à vélo, un photographe, un écrivain. Mon vélo suscite le dialogue, l'échange. Où vas-tu ? J'aime cette approche. On se retrouve dans le vieux Chartres... Et puis nous trouvons un petit lavoir sur les bords de l'Eure. La nuit sera douce. Fraîche aussi. Dernière ligne droite sur Paris. L'arrivée est fabuleuse ! Nous entrons dans Paris en vélo ! Les dix derniers kilomètres à fond les ballons. Juste le temps de nous pointer devant la grille du Château de Versailles et nous entamons la folle descente dans Paris. Arrivée directement dans le XVème. Mohamed est là et nous accueille. Je retrouve mon cousin Samy. A fond dans la musique. Dans la nuit nous partons dans le XVIIIème rendre visite à ma cousine Alexa, qui, devinez, est en colocation avec un gars qui rentre d'un tour du monde à vélo... Coïncidence, non ? Nous rentrons morts tous les deux dans le bruit du métro Parisien. Départ pour une visite Parisienne des monuments à vélo. Domi nous accompagne. La Tour Eiffel. Place de l'étoile. On fait le tour avec Pierre-Henri ! Le délire ! On passe entre les voitures. Descente des Champs. Place de la Concorde. Le vélo tremble sur le pavé Parisien. Paris plage. Le Louvre. Pas un chat. Paris tranquille l'été. Remontée vers la gare de l'est. Derniers au revoir. Je suis seul cette fois. Seul dans un compartiment prévu pour transporter les vélos. Je reste sur mon sac. L'orage éclate. La pluie, le vent, les ennemis du voyageur à vélo. Strasbourg. Un peu la galère pour sortir de la gare. Ballade agréable dans les rues. Agréable parce que Strasbourg est pourvue de piste cyclables partout. Bien séparées des voies pour les voitures. Un véritable régal. Le chronobiologiste qui sommeil en moi, me fait aller visiter la grande cathédrale et son horloge astrologique. Un mécanisme impressionnant. Je ressorts et l'orage me ramène à la réalité de l'homme qui va vivre un an dehors. Le froid vient avec. Je quitte la ville par le sud en longeant le canal reliant le Rhône au Rhin. Las de ma journée, je plante la toile en contre bas, sous les pommiers. Il pleut encore. Je téléphone à mes parents avant de quitter la France. Après, mes moyens de communications se résumeront par des simples mails... Je passe en Allemagne, par le bac à Keppel. Piste cyclable tout du long depuis Strasbourg. Délicieux. Sauf la pluie. Le froid déjà qui est installé. J'ai juste le temps de me mettre à l'abri sous les tribunes d'un stade de foot. Je me fais chauffer un thé. Une énorme goutte d'eau tombe dans mon bol et j'en rigole. Accalmie. Je quitte le village et je me pose près d'un ruisseau. Tout est trempé. Je sais que le voyage va être difficile. Je crois aussi avoir sous-estimé la difficulté d'un tour du monde en vélo en solitaire. Mais impossible, c'est ce qui n'a jamais pu être réalisé. Or, un tour du monde, beaucoup l'ont fait. Tous en sont revenus... Alors je reprends confiance. J'attendrais le soleil. Je plis toutes mes affaires sous la pluie. Pas grand monde sur les routes en ce dimanche. Les cyclistes que je croise depuis le début ne me disent pas bonjour. Comme les cyclistes Français. Il doit exister une sorte de rivalité entre les cyclos et les sportifs. Dommage. Je remarque le souci écologique ici : utilisation des éoliennes, containers à poubelle pour le recyclage des ordures, pistes cyclables, panneaux solaires sur presque toutes les maisons. Nous sommes en retard ! La nuit va tomber. Je n'en peux plus pour



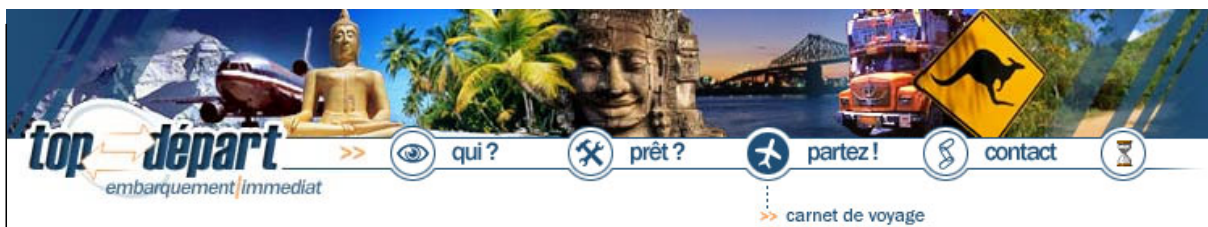
aujourd'hui et je ne me sens pas capable de dormir dans ma tente plus que trempée. Je me lance dans une ferme. Bernd vient de terminer un abri de jardin. On apporte un lit de camp. Je suis au sec. Je passe la soirée avec eux. Nous échangeons en Allemand et ma première famille apporte beaucoup d'assurance dans l'hospitalité de ce peuple. Je peux repartir sous le soleil, le ventre plein. Je trouve les sources du Danube et je le longe toute la journée. Il y a des centaines de cyclos en vacances. Certains vont jusqu'à Vienne à vélo. Il y a une longue piste cyclable tout du long, parsemée de petites auberges. C'est très beau. Je m'enfonce dans de profondes gorges. La tempête me pousse. L'orage me rattrape une fois de plus. Trempé. La famille Sailer accueille dans la petite ferme équestre. La nuit sera fraîche mais au sec sous la grange à foin avec deux gros moutons. Je vais reprendre la route vers Munich demain... Puis Vienne. à suivre... BenoitPS : La mise à jour des photos est faite. N'oubliez pas de consulter la page des photos en France et d'utiliser le menu déroulant.

Budapest - Hongrie

Ben

29-08-2006

Budapest (Hongrie). Sur les chemins de la Bohême j'arrive à Budapest. Je me retourne et je regarde si mon morceau de pain est toujours sur mon porte-bagages. Je me retourne et je regarde si ma remorque est bien en place... Sur les chemins de la Bohême, je me retrouve à dormir sur un stade foot abandonné. Je surplombe une usine désaffectée. Graffiti. Squat dans une ruine. Des enfants m'apportent un sac de sandwiches, des tomates et une pêche. Tous les jours je suis surpris. J'apprends. Je vais de surprise en surprise. De bonheur en liberté. Sur les chemins de la Bohême, je me retourne et je regarde derrière moi la route qui longe le Danube. Au loin, les clochers de Bratislava. Les postes de frontières de la République de Slovaquie. De la Hongrie. Rencontre avec Peter et Benedict, deux Allemands allant aussi à Budapest. Sur les chemins de la Bohême la piste cyclable est belle. Le Danube m'offre ses berges pour un soir. Un bain pour laver mon corps fatigué des longues heures de vélo. Le Danube a bien grandi depuis notre première rencontre du côté de Sigmarigen en Allemagne. Sur les chemins de la Bohême je me retourne et je vois Vienne qui s'éloigne. Peu de temps passé ici avec My. Mais en quelques jours nous avons beaucoup parcouru tous les deux. Les voyages rapprochent les gens. Face à face. Pas d'artifice entre les deux. L'utile. L'essentiel. Vienne, ville massive. Symbole de l'empire Austro-Hongrois. Puissante. Lourde. Monuments imposants. Ornaments de chars, de soldats portant des glaives. Ecrasant du pied l'ennemi. Vienne ne restera pas dans mon cœur. Certains disent de Vienne que c'est une ville romantique. Pas moi. Nous quittons le centre. Balade dans le deuxième arrondissement. Rencontre d'un architecte génial. Hundertwasser. Nous restons sous le charme de ses œuvres. La soirée nous conduit dans les quartiers populaires Turcs. Le temps de nous embrasser devant le Baiser de Klimt au musée du Belvédère de Vienne et nous reprenons un train pour Prague. Sur les chemins de la Bohême, je regarde par la vitre du train, le paysage qui défile et la pluie qui single sur les vitres. Mon amoureuse dort sur mes genoux. Sur les chemins de la Bohême je regarde des mes yeux émerveillés Prague en été. Le ciel est bleu. Le soleil enfin réchauffe ma peau. Prague plus intime, plus romantique que Vienne. Légère. Belle. Détails. Ruelles. Passages. Le baroque jusqu'à n'en plus pouvoir dans l'Eglise Saint Nicolas. On joue Mozart dans les salles de concert de la grande maison municipale. Métro. Tramway. Sur le Pont Charles, les petits groupes de jazz improvisent. Dans le reflet des lumières des cuivres des trompettes sur la grande place, un big-band fait danser la foule. Je retrouve mon sourire d'enfant et je reste baba devant ces musiciens venus d'ailleurs. L'horloge de Prague, unique en son genre avec celle de la cathédrale de Strasbourg, compte pendant les notes, les secondes qui s'égrènent dans la nuit. Suspendue à une immense mante religieuse, une trapéziste regarde la foule dans la fumée rouge. La troupe Mallabar lance une musique électrique. Le cirque ambulant défile dans les rue de Prague. Sur les chemins de la Bohême, je rencontre l'exposition de Yann Arthus Bertrand. Que la terre est belle. Que le monde est grand. En marchant sur l'immense carte du monde, je me rends compte qu'il me faudra bien des journées de vélo pour gagner Moscou. Sur les chemins de la Bohême nous regardons le Viet Nam, lieu de notre prochaine rencontre, My et moi... Sur les chemins de la Bohême, je me retourne et il me reste tous ces visages. La jeunesse insouciante de Prague. Fête dans les bars de nuit. Look branché. Téléphone portable. Nike. La quarantaine elle, s'affaire à mener les activités financières. Elle a su profiter du changement de régime politique. Les anciens portent sur eux le lourd passé de la République Tchèque. Leurs visages, marqués par ces années, en disent long sur la difficulté du régime. Sur les chemins de la Bohême je me retourne et je reste assis sur mon banc, regardant le bus Eurolines qui m'arrache ma My. Retour à Paris. Sur les chemins de la Bohême les larmes me coulent. Sur les chemins de la Bohême je rentre en République de Slovaquie. Les visages sont plus durs ici. La campagne profonde essaye de construire une nouvelle vie. De prendre un train appelé Europe qui roule déjà à toute vitesse. Les Ladas me doublent. Le Danube est toujours là. Petites épiceries... Sur les chemins de la Bohême, je me retourne et je vois tous ces kilomètres déjà parcourus. Depuis Cosse en Champagne. Depuis Munich. Je repense à ces familles allemandes qui m'ont accueilli pour une nuit. Sur les chemins de la Bohême je vis ma liberté. J'apprends sur moi-même. Je prends le temps d'arrêter un peu la vie trop rapide pour passer un peu de temps avec moi-même. Me poser les questions qu'on n'a jamais le temps de se poser en France. Sur les chemins de la Bohême, je roule sur la plus longue piste cyclable du monde depuis Strasbourg. Je repense aux Dérailleurs de Caen. Je retrouve aussi le vice-président de l'association Française pour le développement des Véloroutes et Voies Vertes (AF3V) dans un camping à Vienne... Le monde est petit... Sur les chemins de la Bohême, je ne me retourne plus. Je regarde devant moi la grande ville de Budapest. La Roumanie qui approche. Avec l'hiver aussi. La région montagneuse des Carpates aussi. Sur les chemins de la Bohême, je roule poussé par le souffle de l'amour. Heureux qui comme Ulysse.... Benoit. Vagabond à vélo.



Les Carpates - Roumanie

Ben

08-09-2006

Portraits d'une Roumanie. Je quitte Budapest. Il pleut encore. Toujours. Je passe une dernière fois sur l'un des immenses ponts de Budapest qui enjambent le Danube. Budapest, ville martyre en 1956 par l'armée Russe. Domi me dit qu'il faut toujours se battre pour rester libre. La ville est immense. Je n'en finis pas de traverser des rails de tramways. De trains. Un cimetière grand comme la ville de Caen. Un immense quartier Chinois. Entrepôts. Usines abandonnées. Trente kilomètres pour trouver la sortie de la ville. Au revoir Budapest. Je roule toujours l'Est. Pleine campagne. Paysages désolants. La moisson des blés vient de se terminer. Les terres sont déjà retournées. Terres noires. Comme le charbon. Champs à perte de vue. Avec le temps gris, cette région sans village, peu de voitures à me croiser, routes défoncées, une terre noire... C'est la solitude profonde sous mon parka qui me protège de cette pluie incessante. Trois jours de route à l'identique. Parfois j'ai l'impression d'être déjà passé par là mille fois. Maisons identiques, baraquements alignés. Tous issus du même plan de construction. Je reçois cependant une hospitalité chaleureuse des Hongrois. Roumains pour la plupart, immigrés ici depuis vingt ans. Depuis la chute du régime dictatorial. Debrecen. Dernière grande ville Hongroise. Deuxième ville du pays. Comme sortie de nulle part. Au milieu d'une campagne désertique. Demain la Roumanie. Dernière soirée dans la ferme de Stanyslas. Roumain lui aussi. Passage de frontière. Toujours excitant et inquiettant à passer à vélo. Le type examine mon passeport chargé des visas d'Afrique. Ça l'intrigue. D'un geste brusque, il tamponne ma sortie de la Hongrie. Quelques mètres à pied à faire pour me présenter au poste de la Roumanie. Bienvenue. " Drum Bun ! ". Drum Bun est lourd de sens. Ici Drum Bun, peut vouloir dire bonne route. Mais plus encore. C'est aussi " Que ta route soit droite, sans encombre. Sans problème..." . Je me souviens alors de Kader Diallo, Chef de village à Diabarabe qui me serrait la main gauche il y a un peu plus d'un an au Mali avant de reprendre les pistes qui longent les berges du Niger. Kader est Peul. A chacun ses coutumes pour souhaiter à l'étranger une bonne route... Alors Drum Bun. Ici c'est la Roumanie. Et comme si un changement de pays devait aussi annoncer un changement de culture ou de... routes. Routes faites de pavés. Défoncées. Montées infernales. Roulottes de Ziganes sur les bas-côtés. Visages très durs des Ziganes. Charrettes tirées par des chevaux. On ramasse les prunes pour en faire de l'alcool. Va et vient des Dacia 1310. L'ancienne Renault 12 reprise par Dacia qui fabrique pour Renault la Logan. Plusieurs modèles : la Dacia Berline, la Break, la Pick-up, la bicabine Pick-Up 4x4... Quelques gamins nus sur le bord des routes. Drôle d'impression. Misère profonde ici. Je passe devant une église orthodoxe magnifiquement décorée. Les gens se signent dans les voitures en passant devant. Les maisons sont modestes mais propres. Bien arrangées. Quelques forages de pétrole. Je m'arrête sur la route pour demander de l'eau. On m'ouvre la porte de la maison. Et c'est plus que de l'eau que je reçois. Une belle soirée. On fait déplacer une vieille dame qui parle français. Le vieux remet son uniforme de l'armée Russe pour moi. On m'offre du pain. De l'eau de vie de prune... Les langues se délient. On rit. On chante un peu. Je me couche heureux de cette soirée unique partagée en famille. La Roumanie traverse une période de transition difficile. Les vieux, les paysans, les ouvriers, restent au même niveau de vie que pendant le régime communiste. Ils voient arriver tous les produits de la consommation d'Europe. Mais leurs 100 euros de salaires leur permettent quoi... un plein d'essence par mois et un peu de provisions de base. D'autres, à côté, se gavent. Exploitation du pétrole, fermes immenses... Il faudra encore au moins deux générations pour effacer ces différences. Je roule vers les Carpates. Les maisons changent. De la brique rouge, elles sont maintenant en bois. Bois que l'on exploite massivement dans ces montagnes. D'abord une solide ossature. Puis des petites plaques de bois, comme du bardeau, des écailles de poisson, pour venir étancher les murs. Magnifique. Un savoir faire. La route commence à monter. Les vieux restent assis, seul ou en groupe, les mains sur leur bâton, devant leur maison. Ils me regardent passer. Ils regardent passer ainsi la vie qui va se terminer pour eux. Des vieilles lèvent la tête et m'aperçoivent certainement comme une tache floue derrière leurs énormes lunettes. Un geste de la main pour me saluer de temps en temps. La route s'arrête. Plus de goudron. Plus de pavés. De la boue et des pierres. Je monte le col de Rotunda. Je n'y arriverai qu'à la tombée de la nuit. Quelques degrés là haut. L'automne approche. Les gens s'affairent dans les champs. Dernières coupes des foins. Ramassage des pommes de terre. Coup de peinture sur les barrières. L'hiver va venir. Deux grand-mères tirent une petite charrette et éclatent de rire en me voyant. Mon vélo impressionne. Questionne. Les gens regardent la carte. Quelques bergers descendent des montagnes. Les laines sont longues. J'allume un feu le matin dans les brumes matinales en compagnie d'une troupe de bûcherons. Pour réchauffer les corps avant de prendre le travail. Se donner un peu de courage avant que le soleil ne monte dans le ciel. Les types ont des têtes à faire peur. Bûcherons. Rude travail ici. A la hache. Quelques chevaux pour tirer les troncs. Je redescends ces montagnes. Attentif à la piste. Une vieille sculpte dans un tronc d'arbre les anciens Rois de la Roumanie. Vieilles mains qui tremblent. Mais le coup est précis et la lame affûtée. Je rejoins Moldavita et Sucevita, deux monastères Orthodoxes classés au patrimoine mondial. Une merveille. Peintures. Dorures. Religieuses en noir. Je campe sur les bords des rivières. Des gamins, bergers, viennent à ma rencontre. Nous partageons notre soirée. Mes journées sont simples. Trouver de l'eau et du pain. Rester propre. Soigner mes jambes qui sont devenues si précieuses. Mon vélo qui est devenu mon cheval. A eux deux, je les ménage. Je leur donne de la graisse et de l'huile. Pour aller au bout du monde. Et vivre mon rêve de gosse. Le reste des mes journées, reste bien simple. Je trouve assez de nourriture ici pour nourrir mon esprit. J'apprends. Je comprends. Je respecte aussi. Je n'ai pas mal. Pas froid. Pas faim. Pas ici, pas en Roumanie. Pas devant la difficulté de la vie dans les campagnes, dans les montagnes des Carpates. Je lis. J'essaie de tenir à jour mon carnet de voyage. Je ne manque jamais une occasion pour m'arrêter. Franchir une clôture et aller serrer la main à un paysan. A des gamins en train de charger des pierres dans une charrette. A des menuisiers. Dans une



scierie. Un bistro. Je vis. J'avance. Heureux. Je rentre aujourd'hui en Ukraine. En route pour Kiev. Dans 10 jours. Ou plus. Que la vie vous soit douce, belle. Sucrée comme le thé à la menthe que l'on boit ailleurs, sous les tentes, à Chinguetti. Le Manouch. Un peu Zigane maintenant. Ben.

Sur les Routes d'Ukraine - Ukraine

Benoit

19-09-2006

Kiev. Le 18 septembre 2006. Le fleuve Dniepr coupe Kiev en deux. Je campe sur une île, en plein coeur de la capitale. Un peu comme l'île de la Cité à Paris ou celle de Manhattan à New York... Les péniches passent paisiblement. Et moi je me repose un peu avant de reprendre ma route vers Moscou. Le drapeau bleu et jaune ukrainien flotte dans cette brise fraîche. Son bleu se noie dans les couleurs du ciel. Le jaune lui, disparaît de jour en jour dans les couleurs des forêts des feuillus qui se teintent d'un automne déjà bien présent. Sur les places des villages, Lénine est toujours là. Ici en long manteau, marchant d'un pas déterminé vers l'avenir. Là-bas en bleu, couvert d'une casquette de travailleur... Au pied de la statue, les jeunes filles en mini-jupe et talons-aiguilles s'échangent des revues de mode et envoient des textos avec leur portable dernier cri... Les jeunes hommes passent en jeans et lunettes noires et regardent avec admiration et envie les quelques voitures étrangères qui passent. L'homme de la place, du haut de son socle, tousse dans sa barbichette blanche. Les époques changent. Mais le décor des villes est resté le même depuis les années 60. Les petits enfants, en uniformes, jouent dans les cours des écoles sur des portiques et des cages à poules. Tout l'urbanisme, les routes, les bus et les trains, les administrations, datent de l'époque du communisme. Difficile donc de s'y retrouver. "L'Ukraine n'est pas encore morte". Ces premiers vers de l'hymne national ukrainien peuvent sembler peu engageants en effet. Pour un simple voyageur comme moi, difficile de dire si l'Ukraine vit ses dernières heures ou bien si elle retrouve un second souffle. Les contrastes sont énormes entre les campagnes et les grandes villes comme Kiev, Cernivci, Vinnycja... Cependant, l'accueil chaleureux des habitants, l'architecture admirable et le charme des grandes steppes sont autant d'atouts qui resteront à tout jamais dans ma mémoire. On ne me laisse pas dans le froid. Il y a toujours une soupe grasse pour moi avant de reprendre ma route dans les brumes du matin. Que de rencontres déjà ! Nicoliev m'aborde dans la rue. Mon vélo l'intrigue. Il me guide dans Cernivci. M'invite au restaurant. Me souhaite simplement bonne route. Sacha et Luda m'offrent la cour de leur ferme pour une nuit. Le repas aussi. De la chaleur tout simplement. Malgré la langue, nous arrivons à nous comprendre. La vie de la campagne en Ukraine, comme en Roumanie, relève d'un défi à la survie humaine. On vit en quasi autarcie. Un cochon, une vache. De la terre. Du courage, de la volonté. La foi... Je m'offre un champ qui s'étend à perte de vue pour une nuit. Sergey vient me rendre visite. Les mains pleines de produits de sa ferme. Ses yeux voudraient me dire tellement de choses. Mais sa présence me suffit. Le lait gras de la traite est encore tiède. Une équipe d'électriciens du réseau national travaille sur les transformateurs des lignes venant de Chernobyl. Ils m'invitent à partager la gamelle de chantier avec eux. Une bonne équipe. Je pense alors fort à mon Papa qui serait bien heureux d'être là, avec moi, d'échanger avec ces gars et de parler des lignes électriques... Je ne suis pas en retard sur les routes. J'avance bien. Alors je prends la direction du nord. De Chernobyl. Le paysage change doucement. Se vide. Plus de ville. Plus de village ou si peu. Déserts pour la plupart. Ecoles en ruines, maisons abandonnées. Plus de circulation. Forêts, champs en friche... La route s'arrête dans cette caserne de militaires. Les hommes contrôlent le secteur autour de la ville, dans un périmètre de 30 kilomètres. On ne passe pas. De toute façon, il ne faut pas aller là-bas mon gars, la terre est mauvaise, c'est radioactif en plus ! Alors je reste au poste. Dans la cantine il y a une machine sur laquelle on monte et qui mesure notre niveau de radioactivité. Les militaires ne veulent pas être affectés à la caserne de Chernobyl. " C'est mauvais pour notre santé " me disent ils. 20 ans après encore, tout est complètement contaminé. Surveillé. Mais quatre des réacteurs tournent toujours. Les lignes passent au-dessus de nos têtes. Et les medias français annoncent que tout est rose maintenant à Chernobyl. Le pays est considérablement industrialisé mais, hors de la grisaille des villes, je trouve encore nombre de petits villages où les clôtures en bois, les mares peuplées de canards et les charrettes surchargées tirées par des chevaux donnent l'impression que le temps s'est arrêté. Dans cette Ukraine pourtant moderne, même Kiev, la capitale, regorge de trésors d'art et d'architecture gothique, byzantine et baroque, héritage des nombreux monarques étrangers qui s'y sont succédés. Cathédrales ayant défié les siècles, musées d'architecture traditionnelle à ciel ouvert, grottes abritant des momies de moines ou mosaïques superbes. Et puis et surtout, le rêve est là. Comme je l'attendais. Comme je le vivais déjà depuis ma plus tendre enfance. L'aventure. Ma liberté sur mon vélo. La découverte de ces gens. De leurs us et coutumes. De leur langue et de leur lueur d'espoir dans leur yeux. De leurs mains de travailleurs. Tout est là. La part d'improvisation aussi m'excite plus chaque jour. L'appel de la route, comme les marins vivent l'appel du large. Oui, c'est comme dans mon rêve de gosse. Je m'endors chaque soir heureux. Je regarde le soleil à l'ouest qui se couche toujours trop tôt. Mes pensées s'envolent alors pour mes proches. Pour mon amoureuse. Mais il y a plus encore. C'est un rêve qui va encore plus loin pour qui ose y lancer et s'attarder. Le temps passe. Les heures de solitude travaillent le corps et l'esprit. On pense. On voyage sur les routes mais aussi dans les moindres recoins des méandres de ses pensées. Profonde introspection. On s'apprend. On se découvre. On découvre alors de quoi on est véritablement fait. Ou de ce dont on n'est pas fait justement. Et on est alors forcé de reconnaître ses limites. Limites souvent masquées en France. Plus d'artifice. En tête à tête. Seul à seul. On affronte ses peurs et ses démons. On est en lutte permanente entre la force de l'esprit et celle d'un corps fatigué. On s'affûte. On devient sensible à tout. La moindre brise nous éveille. La coupure du matérialisme nous rend alors plus proche de la vie. On voyage au coeur



des choses. Simplement. On regarde la vie de plus près. Le corps travaille. Il se plonge dans les eaux froides des lacs et devient gourmand de la graisse de porc. On rentre alors dans un autre voyage. Dans une autre façon de découvrir le monde. De découvrir simplement la vie avec des moyens authentiques, réduits à la corde. L’Ukraine me laissera un souvenir différent bien entendu de la Roumanie. Plus vaste. Plus vide. Plus froide… Mais passionnante pour autant. Je vais rouler demain vers Moscou. Moscou que j’attends car Moscou marquera un nouveau départ dans ce voyage. Le grand Est. La Mongolie, la Chine. Une autre page, un autre chapitre. Je roule. La route est pour moi. Mon rêve est là. Bien à vous qui me suivez, Benoît. Quelques petites news en vrac : Plus de GPS. Pas grave en soi, mais pour les écoles ça m’ennuie un peu. Une soudure de cassée sur mon porte-bagages avant. Capel tu vas te faire tirer les oreilles ! Deux trous en plus dans la ceinture de mon pantalon. La rubrique " On the Road " est à jour pour qui veut me suivre de manière plus précise...

Entre Irkoutsk et Oulan Oude, le Lac Baïkal - Russie

Ben

10-10-2006

Extraits d’un carnet de route… Je tire sur le lacet, l’épaisse couverture en cuir se déroule et je retrouve mes pages jaunâtres en papier de riz. Mon carnet de route. Je relis mes derniers mots, mes dernières pensées. Cette pancarte que l’on trouve en France, dans certaines villes, indiquant « Gens du Voyage ». Terme général. Générique. Terme englobant les forains, les derniers vrais gitans en roulottes tirées par leurs chevaux, les baladins, les vas nus pieds, les globe trotteurs, les manouch’s, les coureurs des bois, les poètes, les SDF en sac à dos, les nomades, les routards, les évadés, les rêveurs, les derniers aventuriers, les types à vélo, à cheval, portant leur baluchon au bout de leur bâton… Bref, tous les inclassables. Tous ceux qui ne rentrent pas directement dans une économie et un système de consommation. Tous ceux qui dérangent. Mais tellement indispensables à l’équilibre d’un monde. Car les voyageurs, depuis la nuit des temps, rapportent. Ils rapportent les parfums des terres lointaines, les cultures, les techniques, les médecines, les religions. Ils rapportent les faits. Les croyances. Ne parlent pas sans préjugés. Mais avec des arguments, leur vécu. Ils vont chercher, curieux de tout. Le voyageur est insouciant de son lendemain. Son présent lui suffit. Il respire tout. Il voit tout. Il reste sensible à tout. Profite d’une rencontre. D’une famille d’accueil pour une nuit qui va lui offrir le lit, le repas. Mais surtout une vision d’une autre culture. Et de cela, le voyageur profitera encore plus de son lendemain. Une Ukraine désertique. Kiev. J’enjambe une dernière fois la passerelle Pedestrian Bridge. Je regarde ces p’tits amoureux qui profitent de regarder le soleil se lever sur le Dnepr, sur Kiev. Sur leur avenir peut être. Je me retourne et mon île s’éloigne déjà. J’escalade la plus vieille rue de Kiev, Andriivs’kyi Uzviz. Rue pavée. Je vais m’imprégner des églises orthodoxes en visitant Kyievo-Pecchers’ka Lavra. Peintures chargées, dorures. Vierge Marie. Je surplombe toute la ville. Je plonge sur cette trop large deux fois trois voies. Les camions polluants me frôlent en me crachant leur gaz d’échappement dans mes poumons. Route vers Brovary. Vingt kilomètres de banlieue, immeubles plus que vétustes où la cite des 4000 semble être un joli lotissement dans une verte prairie. Puis, plus rien. Route vide. Déserte. Une brigade de police me laisse prendre à une bifurcation la route en travaux, fermée à la circulation. Deux jours sans voiture. Sans village. Sans rien. Des étendues verdoyantes, d’immenses forêts me coupant du vent. Je prends alors le temps de vivre. De lire et d’écrire. De faire la sieste au milieu de nulle part. De profiter de ce soleil qui m’accompagne maintenant depuis mon entrée en Roumanie. Il ne fait pas toujours très chaud, mais il est là. Je roule souvent face à lui. Et le soir, je le regarde qui se couche. Tout là bas. Chez vous. Un hameau. De la nourriture. De l’eau. Rencontre avec Victor, garagiste qui me ressoude mon porte bagage. Et m’offre son garage pour y passer la nuit. Je repars dans ce vide de la route. Pensant déjà à Moscou. A la Mongolie. Au trans-sibérien. Rêvant d’autres routes, rêvant à d’autres impressions que laissent les pays au voyageur. Je respire ma liberté et je ne regarde plus dans mon rétroviseur. J’avance. Il faut juste laisser du temps au voyageur pour rentrer dans ce profond chemin. Lui laisser le temps pour trouver ses mots, le verbe. Pour retranscrire sur ces pages, les impressions au plus juste. Le ressenti. Le parfum des terres, des forêts. Des souks aux épices et des marchés en Ukraine. Pour mettre par écrit une tranche de vie. La vie d’ailleurs. Exercice difficile devant la richesse des ses peuples, devant tant d’hospitalité, de curiosité, de chaleur. Dans ces pays tant chargés d’histoire. Et puis, dernière ville Ukrainienne avant de passer en Russie, Gluchiv. Un petit garçon m’aborde et me souhaite la bienvenue en Ukraine dans un parfait français. Cet orphelin, place dans un foyer d’accueil ici, à l’extrémité de l’Ukraine, a pour seule chance d’avoir une famille française qui chaque année le fait venir pour quelques semaines de vacances. Alors les questions fusent de toutes parts. L’enfant sert alors d’interprète à la foule qui entoure mon étrange machine. Et je peux enfin poser à mon tour toutes les questions restées en suspend sur cette grande Ukraine. Rencontre aussi de Vasyl et Liliya à la sortie du marché. Vasyl a travaillé comme vétérinaire en Angleterre. Je suis invité à passer le dimanche en famille. Nous partons dans les profondeurs de cette ville. Immeubles des années cinquante. Deux mille logements et au milieu, une immense usine qui crache une vapeur. C’est la chaudière collective pour tous les appartements, eaux chaudes et chauffage. Dans la cuisine et les autres pièces, d’étranges prises. Il s’agit d’un réseau de radio FM. On y branche un petit haut parleur et on peut écouter, comme son voisin, la station du quartier. La grande époque du communisme. Et cette journée est comme le résumé de mon passage en Ukraine. Accueil, générosité toujours. Le soucis d’accueillir et de bien veiller à l’étranger de passage. En fin de journée, comme pour profiter encore de cette dernière ville, je me couche au bord d’un lac à la sortie de la ville et m’endors comme le soleil se couche. Le lendemain, en quelques heures, je gagne la frontière. La sortie de l’Ukraine se fait sans problème. L’entrée en Russie est plus tendue. Formulaires



à remplir en de trop nombreux exemplaires. Je bloque un peu devant toutes les questions écrites en cyrillique. Le type du poste s’énerve un peu et parle de plus en plus fort comme mon problème était lié à un défaut auditif… Je finis par lui poser sur le comptoir mon passeport et un stylo et à attendre qu’il remplisse tout ça pour moi… Mais le type avec sa trop grande casquette ne rigole pas beaucoup… Moscou. Dernière nuit au bord de l’autoroute avant de rentrer dans Moscou. Au milieu de la nuit, le type de la sécurité me déluge de ma toile de tente installée derrière des garages d’une station service. Je reprends la route à trois heures du matin pour aller m’installer dans un champ deux kilomètres plus loin. Je commence à détester l’uniforme Russe… Entrée dans Moscou par l’autoroute. Pas d’autre route sur ma carte de toute manière… La circulation est déjà dense à cette heure matinale. La Russie n’est pas le pays des pistes cyclables. J’entre dans la ville et je traverse d’interminables banlieues toutes plus sordides les unes que les autres. Moscou, 11 millions d’habitants. J’avance jusqu’au c&oeil;ur de la ville. Jusqu’aux remparts du Kremlin. Je découvre les dômes multicolores de la Cathédrale de Basile le Bienheureux, emblème de toute la Russie et surtout, je traverse en marchant à côté de mon fidèle vélo, l’immense Place Rouge (Krasnaia Plochtchad). Forte impression de fouler le pavé de cette place symbolique. Je repense à ce type qui s’y était posé avec son petit avion, je repense aussi au visage éclairé de Zeffirin qui lui aussi, et comme beaucoup d’autres cyclo-randonneurs, sont passés sur cette place Rouge. Je repense à ces années de guerre froide, où ici, était exposé les missiles balistiques qui rappelaient à l’Occident la puissance militaire Russe. Le nom Krasnaia Plochtchad n’a rien à voir avec le communisme ou la couleur du sang qui a coulé sur cette place. Krasny veut dire « beau » en vieux Russe. Et puis à ma gauche, une fille d’attente interminable pour aller rendre hommage à la momie la plus célèbre du monde, celle de Lénine. De l’autre côté de la place, le Goum. L’ancien magasin universel d’état. Autrefois symbole du shopping à la soviétique, files d’attente interminables encore et rayonnages vides, à l’exception de quelques articles miteux. Le Goum d’aujourd’hui a totalement changé depuis la Perestroïka de Gorbatchev. On y trouve Chanel, Levis et on peut y acheter des Porches ou des Ferrari. Les hommes de Poutine me sautent dessus. Passeport. Ils me font retirer le drapeau de mon pays. Me posent tout un tas de questions, en Russe bien sûr… Je trouve enfin une auberge de jeunesse pour enregistrer ma carte de séjour. Rester dans la nature ne plaît pas visiblement à la bureaucratie Russe. Je peux alors échanger avec quelques jeunes Russes, étudiants. Je découvre que les Russes aiment avant tout leur pays. Ils me chantent les louanges de leur mère patrie en évoquant les richesses géographiques de l’est que j’ai hâte d’aller découvrir. Ils me rappellent la longue histoire du pays, la passion fine pour les arts et les sciences. Mais étrangement, avec la même force de conviction, ces jeunes me présentent les faiblesses du système. Revers de la médaille de ce patriotisme, ils me font part d’une déplorable tendance au racisme. Et dans le métro si joliment décoré et qui me prendra une demi-journée de visite, je ne croise pas le son des douces paroles Bambara ou Wolof que j’attends toujours dans le métro Parisien. La nature de l’âme Russe me laisse perplexe. Mais le poète Russe Fédor Tioutchev me rassure en écrivant : « On ne peut pas comprendre la Russie par la voie de la raison… on ne peut que croire en elle. » Normalo. Voilà comment les Russes décrivent le plus souvent leur vie. Ni heureuse. Ni triste, juste normale. Après l’autoritarisme de l’ère soviétique et le chaos économique des années Eltsine, je me demande qu’elle direction prendra la Russie d’aujourd’hui ? Visiblement, comme dans les autres capitales que j’ai traversé dernièrement, l’économie tourne à deux vitesses ici aussi. Translation – Trans-Sibérien. J’arrive à Laroslavski Vokzal, la gare pour les départs vers le grand est. Vers la Sibérie. Vers Vladivostok. La foule inonde les quais. Je démonte mon vélo et rassemble mes sacoches. Jusqu'à la dernière minute, le chef du train refuse que je prenne le départ car j’ai trop de bagages. Tout s’arrange finalement. Je suis le dernier à monter dans ce wagon. Je tends le bras, attrape la poignée, pose un pied sur la marche et je regarde une dernière fois l’étoile rouge qui brille sur les tours du Kremlin visitées la veille. C’est derrière ces murs, qu’Ivan le Terrible orchestra son régime de terreur, que Napoléon regarda Moscou brûler, que Lénine façonna la dictature du prolétariat, que Staline organisa ses « purges »… Car c’est en homme libre que je monte dans ce train. Comme moi, vous devez penser au Docteur Jivago, à Rawich (lire « A marche forcée ») et aux cinquante autres millions de femmes et d’hommes qui sont venus, par la force eux-mêmes, prendre ce même train pour les Goulags de Sibérie. Wagon de troisième classe. La dernière, billet Plaskart. 54 personnes dans ces couchettes non compartimentées. Les Provodnitsa passent distribuer des draps. C’est le nom du poste de ces deux femmes qui s’occupent du wagon. Elles veillent à la bonne tenue des couchettes, distribuent des petits repas, veillent surtout à ce que le savomar soit bien rempli et bouillant… Il vaut mieux les avoir dans la poche les vieilles rombières… Je rencontre la famille avec qui, pendant 4 nuits et 4 jours, je vais partager ces paysages à travers les 5000 kilomètres vers l’est. Partager mes repas, une autre partie de la vie. Et déjà, ça sent la chaussette, le fromage, la Vodka et la bière, les terrines de pâtes, la sueur. De temps en temps, une gare comme sortie de nulle part après des heures de Steppes totalement désertes. Nous descendons un moment. Acheter de la nourriture aux marchands vivant de ce train. Le journal. Des cigarettes. D’autres babioles importées de Chine. Comme en Afrique. Comme au Vietnam. L’économie des transports… Je revois encore les couvertures de « La vie du rail ». Mon Grand-père les recevait. Je me souviens de ce numéro spécial, consacré au trans-sibérien. Comme quoi, les rêves de gosses naissent parfois de petites choses. Et nous roulons toujours, bercés par le bruit du rail. Je me repose. Lis. Ecris. Pris dans un sentiment curieux et contradictoire. Vivre quelques jours dans le trans-sibérien est sans aucun doute une expérience inoubliable. Mais la translation Ouest – Est me semble trop rapide. Comme j’ai aimé ce lent glissement vers l’Est depuis mon départ. Sentir au fil des kilomètres les cultures évoluer. Les langues, les mains et



les visages se durcirent en allant vers l'est. Ces dernières sont le miroir de la vie d'un peuple. C'est certain. Entre Irkoutsk et Oulan-Oude, un Lac, le Baïkal. Irkoutsk. Fin de mon voyage ferroviaire. Je remonte en selle. Mon souffle part en vapeur. Irkoutsk, zéro degré. L'hiver est là. Il me rugit à la gueule. Je n'ose même plus toucher à mes oreilles, de peur qu'elles ne se cassent. L'air je ne la respire même pas, je la crapote. Rapide changement de climat. 5 heures de décalage horaire dans le même pays. Je prends la route pour Oulan-Oude. Reprise difficile. Montées interminables sur les pentes des Monts Krasnyy Kamen, Pik Cherskogo. La neige est déjà au rendez-vous. Ce froid si soudain me vide de toute mon énergie. Tout devient alors plus long. Plus fatigant. Je décide de réduire mes heures de selle. Et puis la route plonge enfin vers ce lac. Je reste encore sur ces hauteurs pour contempler cette étendue d'eau. Cette splendeur. Ces couleurs des forêts d'automne. Ces feuilles qui volent au vent. Et je plonge dans le lac. Pour m'assurer des années de bonne santé. Lac à l'humeur changeante. La brume tombe. Le soleil n'apparaît plus alors comme un disque d'argent. Froid. Je guette la fenêtre, le trou dans les nuages. La chaleur. Je plante la tente. L'esprit tourne en boucle toute la journée : « du bois, un feu, une soupe, du bois, un feu ». Je me rattache au sable chaud de Chinguetti. Je m'évade de ce climat. Mais je ne perds pas une miette de ces paysages magnifiques. Les Steppes, la Taïga, recouvertes de neige, apportent déjà plus d'herbe grasse aux chevaux sauvages de la Bouriatie, cette république au cœur de la Sibérie. Région étrange, au brassage des cultures. La population est ici Russe, Mongole, Bouriate. Et avec elle, des tenues vestimentaires déjà différentes, des fasciés différents, des langues et des religions aussi différentes. Vent du Nord. Vent de l'Est. Vent des voyages. Je roule. Le vent me retient. Comme pour avancer plus doucement. Et je trouve que c'est une chance. Je retourne cet élément à mon avantage. Je peux ainsi contempler plus lentement encore ma route. Ce vent du Nord, ce vent d'Est que vous n'aimez pas. Signe de froid. Il vous apporte pourtant de mes nouvelles. Moi ce vent, devenu mon quotidien, je me mets à l'aimer. Il me rentre par la peau. Comme cette route, comme ce voyage qui me traverse le corps. Comme de l'eau. Pour un moment, ce voyage me traverse tout entier, du corps et de l'esprit. Et il me prête ses odeurs. Ses lumières. Ses paysages. Ses rencontres. Tous ses visages. Ses langues. Ses bruits. Ses sensations. Ses joies et ses peines. Sa solitude aussi. Puis je sais qu'au bout de la route, ce voyage va se retirer. Je sais que tout cela n'est qu'un prêt. Et qu'ensuite, je me retrouverai dans le vide qui m'habite. Mais que paradoxalement, ce vide restera mon plus sur moteur. Et que je verrais la vie autrement. Sous un autre angle. Que je mettrai dans la vie, l'énergie dans l'essentiel. Non dans le futile. Et quand viendra le vent d'est, quand tout le monde sera devant la cheminée, moi se serais là, au milieu des champs, sur la plage, à respirer toutes cette route. Oulan Oude. Anatole me voit passer à l'entrée d'Oulan-Oude. Il m'arrête. Invitation pour une séance de Bania. Tu parles, je ne me fais pas prier. D'abord on mange. Puis « Liogkovo para ! » qui signifie à peu près « Que ta vapeur soit facile ». On se fouette avec des branches de bouleau. La fatigue part déjà. Puis on sort se rouler dans la neige et on retourne dans les vapeurs parfumées de l'essence d'eucalyptus. A la sortie, Anatole me lance un « S liogkim parom ! » (j'espère que ta vapeur a était facile !). Je crois que pour vivre la Russie, il faut passer dans un Bania. Et comme nous avons bien transpiré, on retourne à table. Le cavalier Mongol de Taty Dede. Je marche, col relevé, bonnet enfoncé, les mains dans le fond des poches. Je remonte l'avenue principale d'Oulan-Oude. Je pousse la lourde grille du consulat de Mongolie. Demande de visa. Avec les cousines, je me souviens de Saint Pierre sur Erve. La maison de Taty. Mais surtout, je regarde ce cavalier Mongol. Cette photo en noir et blanc dans l'encadrement d'une fenêtre. Une prise en contre plongée qui donne encore plus de grandeur à ce cavalier des steppes. Son cheval me paraît alors être un percheron et ce cavalier, un chevalier. Et Taty est là, à côté. De quelle année date ce cliché ? 30 ans peut être... Une autre photo, comme celle du train dans la Vie du Rail de Roland, comme les mots de Joël Lode, comme la rencontre de Zef. Je comprends qu'à l'école on me disait que la curiosité était un vilain défaut. Surtout la mienne. Curiosité qui fait naître ce rêve. Alors pour assouvir cette curiosité, je vais rouler vers ce cavalier, peut être toujours en vie. Je vais rouler vers la Mongolie et d'abord traverser la Bouriatie et poser ma tente au pied des premiers monastères Bouddhistes. Je vais aller voir avec mes sens. La photo de Taty ne me suffit plus. Je vais rouler dans ces steppes. Par delà ces montagnes. Vers d'autres routes. D'autres rêves. Ben.

Entre les rêves et les steppes, il y les Hommes et les chevaux - Mongolie Ben

21-11-2006

Mongolie, terre des hommes libres et des chevaux sauvages. République de Bouriatie, Région de Sibérie & Russie. Oulan-Oudé, place Sovetov. Je savoure une grappe de raisin en sachant que c'est certainement les derniers fruits que je mange. Ils seront si rares en Mongolie. Je suis devant la tête de Lénine, le monument le plus grand du monde. J'attends 11h00, l'ouverture du consulat de Mongolie. Impatient. De vieux haut-parleurs crachent une musique aux airs très patriotiques. Symbole d'une Russie qui essaye de se raccrocher à ses années soviétiques. Quelques passants traversent cette place glaciale, chapka enfoncée et tête baissée. Je sens une forme de résignation dans le regard des Russes de cette région. Peut être sont ils d'anciens prisonniers du goulag ? Je quitte cette ville, capitale de la Bouriatie, ancien lieu de halte des caravanes de la route du thé venant de Chine. Dans les brumes épaisses d'une pollution effroyable, je regarde Oulan-Oudé qui s'éloigne. Je vais dans quelques jours quitter la grande Russie et entrer en Mongolie. Une autre étape. D'autres rencontres. Un changement certain de culture. Peuple Mongol, les Bouriates composent aujourd'hui 30% de la population de la Bouriatie. Culturellement les Bouriates ont gardés leurs croyances



chamanes et animistes tout en se convertissant plus ou moins au bouddhisme tibétain. Cependant, durant les années 1930, au plus fort des persécutions antireligieuses communistes, pratiquement tous les Datsan (temples bouddhistes) furent détruits. Aujourd'hui, le bouddhisme bouriate renaît, de nombreux datsan ont été reconstruits et les Bouriates retrouvent leur identité culturelle et religieuse. Les religions me fascinent. Ou plus précisément, la force que peut exercer les religions sur les hommes m'interroge. Elles guident la vie des hommes. Pour la sacrifier parfois même. Elles sont là depuis que le monde est monde. Croyances. Rattachement à des Dieux tout puissants. Moi-même dans cette solitude je me prends à devenir croyant en ces Dieux. En des Dieux. Leur implorant qu'ils me protègent sur cette route. Qu'ils me fassent taire ce vent. Qu'ils donnent l'espoir à ces peuples d'ici ou de là-bas. Qu'ils leur donnent la force de continuer à vivre. Alors pour imprégner de cette religion que j'ai déjà croisée au Vietnam, je m'arrête une nuit au monastère d'Ivolguinsk (Ivolga), centre du bouddhisme sibérien. J'arrive dans le couchant du soleil et les toits dorés du temple luisent au loin, bien au-delà des prairies. Au centre du monastère, un arbre de Bodhi descend du Baniar de Bodh-Gaya sous lequel le Bouddha parvint à l'éveil. Et sous lequel moi je trouverai la paix, le calme, puis finalement le sommeil dans une nuit des plus glaciale. Une douce brise me sort de mes songes et une tempête de neige me ramène soudain à la dure réalité de la route. Abris bus. J'attends l'accalmie et pour ne pas sombrer dans le froid, je m'active en changeant mon pneu arrière complètement usé par ces 4000 premiers kilomètres (il avait fait autant sur la roue avant dont 3000 km sur les pistes d'Afrique été dernier). Je repars sur une route verglacée, ébloui, aveuglé, par un soleil rasant mais de nouveau là pour me réchauffer. Je traverse Tokhoy à la tombée de la nuit et je trouve l'hospitalité chez Sergey, bouriate, professeur d'anglais de la petite école dans cette bourgade aux maisons de bois. Nous échangeons de nos cultures respectives en écoutant les « Who » et « Ten years after », très populaires en Russie. Et je repars sur ce goudron qui s'amenuise au fur et à mesure que j'avance vers la frontière. La route est magnifique et annonce les prémices des paysages de la Mongolie. Je roule dans des lumières extraordinaires qui donnent alors une vision surréaliste à cette nature de lacs, de montagnes, de déserts. Rencontre de premiers Ovoo aux sommets des cols. Un homme et son cheval sont là. Je ne sais pas où ils viennent, ni où ils vont dans cette immensité. Mais ils marchent tous deux, l'un à côté de l'autre. Sans corde, simplement unis par leur complicité. L'homme me salut. Entre vagabonds on échange toujours nos saluts. « Chas lie vos ! » me lance t'il. Bonne route en russe. Et de pays en pays, j'apprends dans la langue les mots du voyageur : « D'où viens-tu ? », « Ou vas-tu comme ça tout seul ? », « Bonne route ! », « Que Dieu (celui de la religion locale) te protège et veille sur ta route ». Des gamins font le mur, Russes et Bouriates, mais compères pour aller cavalier dans les champs avec les chevaux et échapper à la classe du matin. Une autre nuit. Une autre rencontre. Une autre famille Russe. Une autre maison. Une autre bouteille de vodka. Et les adieux du matin dans le froid sibérien. Mais je pars le cœur chaud vers un autre rêve. Je pars vers la Mongolie. Je m'arrête quelques heures sur le haut de ce pic montagneux désertique. Au pied de ce grand Stupa, le vent fait danser les étoffes bleues accrochées aux branches du Ovoo. Je regarde l'horizon. Je regarde la Mongolie. Je regarde mon rêve. Il est là, juste devant moi et encore derrière, tout chaud. Mais cette fois j'ai les yeux grands ouverts. Et je ne me suis jamais senti aussi vivant ! Kyakhta, dernière ville de Russie Dans les villes frontalières, il y règne toujours une ambiance particulière. Douaniers véreux. Trafics de marchandises. Passeurs. Villes des bouts du monde. Comme ici à Kyakhta, comme là-bas à Nouadhibou. La route s'arrête. Je laisse mes derniers roubles dans une cantine en offrant un goulasch à 0,70 euro. Longue file de camions et l'après midi qui s'avance déjà. Je passe sur le côté et un grand type en uniforme à la rigueur Russe, dépourvu d'humour, ouvre une grille et me laisse entrer dans ce poste de frontière. Deux heures d'attente et autant pour remplir des formalités. Trois policiers Russes me dévisagent longuement, la photo sur mon passeport ne semble pas les convaincre quant à mon identité. Le douanier lui est satisfait quand je lui dit que je n'ai pas d'arme et pas de drogue. Puis me voilà dans ce no man's land. L'entre-deux pays que je peux franchir à vélo. Je m'arrête un moment. Je regarde la Russie. Je regarde la Mongolie. J'aime ces passages. L'entre-deux. L'entre-deux gares. L'entre-deux ponts. L'entre-deux rêves. L'entre-deux où cette terre n'appartient à personne. Juste la terre des hommes. Comme dans mon rêve de gosse Altaubulag – Mongolie. Je roule vers Suhbaatar. Quelques yourtes déjà à la sortie de la ville. Je passe sous une grande porte annonçant mon entrée dans l'Aïmag (la Province) de Selenge. Kilomètre 5. Un homme est là. Vieux. Prestance et élégance dans sa grande deelle le protégeant du froid. Il est au milieu des hautes herbes et observe avec sa petite jumelle son troupeau. L'homme m'appelle. Il regarde mon vélo. Moi je regarde son petit cheval. Rencontre de deux nomades qui discutent de leur « outil » de vagabondage. On se les échange. Orshih prend plaisir à maîtriser la conduite de mon vélo dix fois trop haut pour lui. Il remonte sur son petit cheval. Et je revois alors la photo de Taty. Et comme pour rendre encore plus belles les couleurs de mon rêve, je me prends à croire que ce vieil homme est autre que le cavalier de Taty. Après tout, qui sait ? Il m'invite à le suivre et nous allons, comme ça, au milieu de cette steppe infinie. Puis soudain, la fumée dépassant d'une colline m'annonce la yourte familiale. Premières heures en Mongolie et je découvre déjà que l'hospitalité des Mongols n'est pas vain mot. Je pousse la porte de la yourte et un autre monde s'ouvre à moi. J'entre dans le cœur d'une famille Mongole. J'entre dans le cœur de la culture Mongole. J'entre dans une yourte pour la première fois. Le rituel de la tabatière comme signe de bienvenue Je suis impressionné, intimidé même, d'entrer dans la yourte d'Orshih, tout comme la première fois où je suis rentré sous une Raïma Mauritanienne. On me place à l'ouest et je m'assois sur une fesse, une jambe repliée sous moi, l'autre un peu de côté. Orshih plonge la main dans



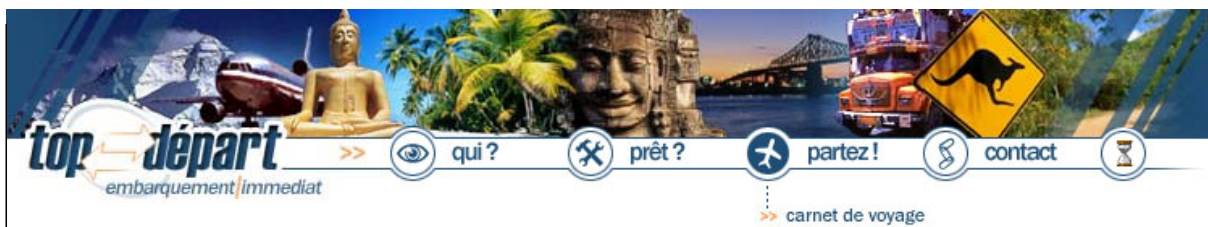
l'épaisseur de sa ceinture, la ceinture faite d'une longue étoffe jaune lui fait une grande poche sur le ventre. Il en extirpe un fourreau de soie brodée et le déroule. Une petite bouteille de verre, de porcelaine ou d'une pierre semi-précieuse, je ne sais pas trop, en est extraite. Une tabatière. Un tabac à priser très fort. Il me tend ce rituel de bienvenue de la main droite qu'à mon tour je reçois de la même main tandis que par déférence, ma main gauche soutient mon coude droit. Le bouchon une fois ouvert, je porte à mon nez la petite spatule pleine de cette poudre marron, hume gravement et rend la tabatière à Orshih s'en la refermer ce qui voudrait dire « Je vais te tuer ». Jour après jour, au fil de mon voyage, ce rituel dans la yourte sera renouvelé. Je me vois offrir du thé salé au beurre rance, des morceaux d'aaruul et du sucre. C'est la règle. Mais recevoir, des mains du chef de famille qui a pour l'occasion revêtu son chapeau de feutre, un morceau de soie bleue, le Khadag, marque de respect chez les Bouddhistes, sur lequel il a versé quelques gouttes de lait de yack, est évidemment un honneur. Peu à peu, j'essaye alors de percer les mystères de cette existence simple. Bayrmaa, princesse des steppes Elle me regarde. Elle regarde cet étranger. Elle doit comprendre que je suis différent ou en tous les cas, quant aux impairs que je dois commettre, remarquer que je ne suis pas initié à la culture Mongole. Alors Bayrmaa, dans la plus grande spontanéité de l'enfance, me prend par la main et m'apprend les rudiments du mode de vie des nomades Mongols. Haute comme trois pommes, elle nettoie l'enclos des vaches et empile les bouses (Argal) qui seront séchées puis brûlées dans le poêle de la yourte. Nous partons au milieu du troupeau, libre comme l'air. Nos seuls rires nous permettent de nous comprendre et nous soufflons sur les fleurs séchées qui se détachent dans le vent. Je regarde cette fillette évoluer dans son environnement. Elle connaît déjà tout de son monde. Elle joue avec les tripes du mouton que l'on vient de tuer. Tout lui est naturel et simple. Nomades d'ici ou d'ailleurs Je regarde Bayrmaa. Je regarde ses frères et sœurs. Je regarde cette yourte dans laquelle l'Empereur Chinggis Khan vivait déjà au XIIIe Siècle. J'écoute ces voix, ces mots que je ne connais pas mais qui étrangement, peut être par leur intonation, me font comprendre le sens du propos. Je regarde ces visages. Ces mains. Reflet là encore de la vie de ces gens. Et je me demande alors qu'est ce que ces gosses auront comme avenir ? Le même certainement que leurs parents. Le même que leurs ancêtres. Je repars chez d'autres nomades. Je me retrouve dans ces familles Mauritanienne, migrant selon la saison de la récolte de dattes dans les oasis. Je me replonge dans les méandres des affluents du fleuve Niger au Mali, le long de la Lola et je revois ces Peuls, suivant les pluies et les herbes naissantes nourrissant les troupeaux depuis des générations. Je repense à ces autres Peuls sur les hauteurs de Natitingou au Bénin, dormant avec leurs vaches et allant en ville que pour y échanger leurs fromages contre des perles de verre et des bracelets d'aluminium. Ces nomades, d'ici ou d'ailleurs, ont des modes de vie bien similaires. Je retrouve bien des rites et des règles communes d'une culture à l'autre. Je me replonge à chaque fois dans un autre monde, un monde d'une autre époque, d'un autre siècle. Rien ne change ou si peu. Les Touaregs sont toujours en Boubous bleus qui flottent dans les tempêtes de sable. Les Mongols enveloppés dans leur Deel cousues dans la yourte familiale. Les Peuls portent leur chapeau Mais tous ces peuples sont bien plus à l'écoute de leur monde que nous ne le sommes. Ils sont respectueux de leur nature qui les fait vivre. Car ils en dépendent. Ils reconnaissent les signes de la terre. Ils sont certainement les garants de l'équilibre écologique de leur environnement et des ressources naturelles, quand nous occidentaux, à l'autre bout de la terre, les 10 % de la population mondiale que nous représentons, nous épuisons 90 % des ressources de la planète. Ma roue de mon vélo tourne rond, pas le monde dans lequel je vis Mais cette immersion auprès de ces peuplades, l'apprentissage de leur mode de vie, me donnent beaucoup d'espoir quant à notre avenir. J'aime la simplicité de ces gens. Les questions sont essentielles. Bien différentes des questions que nous pouvons échanger quand nous faisons connaissance. Ma religion les intéresse. Plutôt que de dire que je ne crois pas vraiment en un Dieu précis, ce qui est difficile d'une part à expliquer et ce qui pourrait aussi les surprendre ou les décevoir d'autre part, je réponds que de par ma culture je suis catholique. Sans jamais me juger ou porter d'idées pré conçues, on me demande si c'est une bonne religion. Si mes croyances éclairent ma vie et si elles me permettent d'y trouver une forme de sérénité dans ma foi chrétienne. On ne me demande jamais quelle place sociale j'occupe ou quel est mon travail. On regarde les photos de mon petit album de famille et ces gens me réconfortent parce qu'ils savent que mes proches me manquent. On ne me demande jamais si j'ai faim, soif ou sommeil. C'est évident que oui pour le voyageur qui a fait longue route. On me donne un bol de thé. De la viande. On libère un lit. Je me souviens de mon arrivée à Chinguetti avec mon ami Mohamed Salam Hamadi. Un an qu'il n'était pas revenu dans l'oasis des parents qu'il salut rapidement. Et puis le silence. Med Salam me répond qu'il n'a pas besoin de poser de questions. Tout pour lui est évident. Zénabou sa maman, ne tousse plus. Ses frères et sœurs sont radieux. Les derniers ont des livres sur les genoux, ils savent donc maintenant lire. La menthe qui a tant besoin d'eau pousse à foison sous les palmiers qui croulent sous le poids des dattes. Dans l'enclos il y a trois chèvres de plus. Trois chèvres de plus que la famille peut se permettre de nourrir. Tous ces signes sont la preuve que tout va bien. Pourquoi alors d'évidentes questions auxquelles ont connaît déjà les réponses ? Dans la chaleur des yourtes La yourte (ou Ger) est à elle seule un concentré de toutes les traditions du pays. C'est un habitat extrêmement codifié, qui reflète à la fois la conception de l'univers des Mongols et leurs pratiques sociales. Un monde étonnement ordonné, tout rond, où chaque chose trouve sa place - depuis les photos des ancêtres jusqu'aux agneaux nés la nuit dernière et qui appellent leur mère - et aux enfants qui me regardent dans un silence et une sagesse extraordinaires. D'une superficie d'environ 20 / 25 m2, la yourte est simplement composée de couches de feutre (Bouris) de laine de mouton posées sur une armature en bois (Hana) qui forme 4 ou 5 panneaux. Dans certaines



yourtes, il y a un plancher de bois, dans d'autres, on vit directement sur l'herbe de la steppe. A partir du cercle de bois (Toon) qui se trouve au sommet de la Ger, posées sur deux piliers centraux (Bagana), partent les perches (les Unn) du toit, traditionnellement au nombre de 81, un nombre faste dans la cosmogonie Mongole. Extrait d'une des pages de mon carnet de route. Croquis des différentes parties d'une yourte (ou ger). La yourte est une représentation en miniature de l'univers. Le Toon, symbolise le ciel. Et est tout naturellement que le foyer se trouve au dessous. Les deux poteaux (Bagana) de bois qui relient le foyer au ciel sont les éléments les plus sacrés de la yourte. Il ne faut jamais faire passer des objets entre ces deux piliers ou y passer soi-même. Comme il ne faut pas pointer ses pieds vers le foyer ou en direction d'une autre personne, se chauffer les mains sur le poêle, ou jeter des déchets dans le feu. Ce gros poêle placé au centre de la Ger est en effet l'habitat de l'esprit du feu qu'il faut respecter. Traditionnellement ouverte vers le sud, la yourte combine répartitions géographique et fonctionnelle. Le nord est la place sacrée. C'est là que se trouvent l'autel des ancêtres, les photos du Dalaï-lama et les objets les plus précieux de la famille : coupes et médailles remportées à la fête du Naadam, la machine à coudre, un poste FM, un poste de télévision 12 volts ; Le sud est la zone de travail. Celle où se trouve le foyer et où les femmes s'activent pour préparer les repas et où la viande sèche accrochée à l'armature de bois de la yourte. De même, l'ouest est réserve aux hommes et aux invités. L'est est l'espace des femmes. Dans les marmites de Mongolie Mes rencontres avec d'autres voyageurs m'avaient rapporté l'odeur écœurante des marmites en Mongolie. J'appréhendai un peu cette nourriture car mon séjour sera long sur ces terres et mon mode de déplacement me nécessite de grands apports caloriques. De plus, je place au centre de mon voyage les rencontres et la vie traditionnelle au sein des familles. Je découvre donc la nourriture Mongole, composée essentiellement de produits laitiers et de viande de mouton que l'on consomme avec sa graisse. J'aime le lait. J'aime la viande. J'apprends à aimer la graisse et les tripes de mouton. Tout me va en fait en je ne m'ennuie pas. Le plat le plus commun est le Buz. Il s'agit d'un ravioli cuit à la vapeur dont la garniture est un mélange de viande et de graisse de mouton et d'oignons. Une variante, le Khuushuur est un beignet de mouton, autre plat populaire. Les soupes de mouton et de nouilles (Guriltai Shol) composent aussi la base de l'alimentation chez les nomades. Je les avale bouillantes au matin, midi et soir. Les nouilles peuvent être également sautées, toujours accompagnées de morceaux de graisse de mouton (Tsuivan). Il y a toujours cette odeur qui me suit. L'odeur du mouton, de la graisse bouillie. J'oublie très vite le goût. Le « j'aime ou je n'aime pas ». Abstraction. En Mongolie je me mets à « bouffer ». Je ne mange plus. Je ne tourne pas longtemps les morceaux de tripes dans ma bouche avant de les avaler, au risque de voir la bassine se vider rapidement par ceux avec qui je partage le repas. Je ne m'amuse pas non plus à enlever les poils de l'animal dans l'Orom, sorte de beurre blanc fait avec la crème qui se forme la surface du lait bouilli. On mange rapidement. Et ça fait des grands « Chuups » comme dans la chanson de Brel. La nourriture est donc devenue ici un besoin plus qu'un plaisir. On mange pour ce qu'elle apporte. Et pour me réchauffer et m'hydrater, je bois quantité de thé au lait salé ou au beurre rance yack. C'est gras. Chaud. Nourrissant. C'est l'essentiel. Dans le fond de la bouilloire je découvre souvent les restes des repas de la veille. Une patte de mouton, la queue du cheval, viande que l'on consomme aussi. Je découvre aussi en plus de l'Orom, l'Aaruul, le fromage séché aussi dur que la pierre, le Tarag, yaourt un peu aigre, l'Airag, lait de jument qui fermente depuis l'été dernier, légèrement alcoolisé et l'Arki, la vodka Mongole issue de la distillation de l'Airag. l'Arki, un petit meuble richement peint aux dominantes orange, le maître de maison sort une coupelle et me verse de l'Arki. J'y plonge l'annulaire et offre quelques gouttes de cet alcool, au vent, au ciel, à la terre, avant d'en boire au moins trois bols. Un matin, peu après le réveil, je sors de la yourte dans les brumes et le froid avec Ochtuuh. On attrape un mouton. l'animal allongé sur le dos, Ochtuuh me tend une lame. Il y a quelques jours, j'ai vu les hommes faire. J'ouvre d'une petite entaille la poitrine de l'animal, y plonge la main et je cherche le cœur. Je regarde les yeux de l'homme et je croise le regard de la bête. Le cœur bat dans ma main, dans la chaleur des entrailles. Je cherche l'aorte et je la sectionne. Le mouton va mourir. C'est ainsi qu'on les tue ici, là où au Maroc on les égorge. Tout est question de culture. On débite l'animal. Le sang sera vidé dans un morceau de boyau puis bouilli et constituera avec le cœur et le foie, les parties de choix. Quand le mercure me joue des tours La densité de la population Mongole est très faible. La yourte hospitalière n'est pas toujours au rendez-vous. Le soir venu, je plante ma toile de tente. Je me chauffe un thé, une soupe en puisant l'eau des rivières. Puis le lendemain je retrouve la chaleur d'une yourte. En pleine nuit, dans cette famille, je sors dans le froid d'une pleine lune et je vomis mon repas qui me reste sur l'estomac. J'ai de la fièvre et des plaques rouges, telles des brûlures, me couvrent le corps ; Je pense d'abord à une intoxication alimentaire. Mais après plusieurs jours à vomir, je pense à une amibe attrapée dans l'eau, avec tout de même du mal à croire que ces bactéries peuvent se développer dans une eau gelée ; Inquiet, déshydraté, lassé de voir les chiens me suivre et laper ma gerbe chaude, je me rend à l'Hospital de Darhan où j'apprends en fait que les eaux de la rivière Teroo Gol, là où j'ai séjourné quelques jours, sont polluées par une mine d'or en amont qui déverse des produits chimiques et notamment du mercure qui permet l'amalgame des paillettes d'or. Le mercure du thermomètre lui aussi me rend parfois le quotidien un peu plus compliqué. Plus d'eau. Impossible de la stocker dans mes bidons en plastique. Je regarde les yacks qui cassent la glace des rivières avec leurs sabots pour boire et j'en fais autant. Je mets des glaçons ou de la neige dans le fond de ma casserole. Si l'eau n'a pas gelé dans la journée, je rempli ma bouilloire le soir avant de dormir, elle gèlera dans la nuit mais je pourrais la mettre sur mon



réchaud demain matin et me faire un thé… Plus de dentifrice, devenu complétement raide. La sueur de mes vêtements gèle, je dois garder ma veste sur moi pour qu’elle sèche. Mon duvet est devenu comme une carapace, la condensation gèle à la surface et je n’arrive pas à le faire sécher. Le corps de ma roue libre, rempli de graisse, gèle lui aussi et je fais du pignon fixe. J’ai du mal à rouler mes sacoches, la bâche est devenue raide. Tout deviens donc un peu plus compliqué et je ne vous parle pas de mes envies de pisser la nuit. Je prends tout cela avec beaucoup d’humour pour autant. Il m’arrive de sortir tôt le matin de mon duvet, de m’habiller et de monter un feu si j’ai du bois ou de me faire un footing matinal pour me réchauffer en attendant la venue du soleil. Je regarde ma main. Bleue. Mais je n’ai pas de sensation. Mes pieds me brûlent. Cette nuit il fait -22C dans ma tente, le plus froid que j’ai eu jusque’alors. Je m’habitué bien au froid pourtant. Le plus dur est de se protéger du vent. J’écoute alors Ali Farka Touré et je pars en ballade sur les routes chaudes du Mali. J’oublie le froid, mes pieds, mes mains qui ne répondent plus, mon duvet devenu un vrai « sarcophage ». Ma barbeMon visage change avec ma barbe. Elle pousse depuis Moscou. Mon souffle qui part en vapeur vient se déposer en glaçons dans les poils. Mais ma barbe est un sujet de conversations très animées le soir venu dans les yourtes. Tout comme mes poils sur mes bras… Ma barbe plait. Les hommes la touche. Me l’envie. Mon nez par contre fait rire tout le monde. Trop long selon les Mongols ! Terre des hommes libres et des chevaux sauvages Les traditions nomades, rythment le mode de vie des Mongols. Héritage ancestral qui perdure aujourd’hui, même s’il tend à être remplacé par de simples transhumances entre un camp d’hiver fixe et des pâturages d’été. Seuls les habitants du Gobi, où la terre est pauvre et offre peu de nourriture pour les troupeaux, se déplacent plusieurs fois par an. J’attribue au moins deux caractéristiques qui découlent de cette tradition nomade aux Mongols. La première est celle de l’hospitalité et de la solidarité. Les yourtes sont toujours ouvertes, on ne frappe jamais avant d’entrer. Les bergers s’aident mutuellement et sont toujours prêts à accueillir d’autres nomades de passage. La deuxième caractéristique que je peux attribuer à ce peuple, est celle de leur grande capacité d’adaptation. Confrontés à un environnement très rude, voire hostile, soumis à des changements climatiques aussi soudains que brutaux, habitués à se déplacer, les Mongols ont cette capacité de s’adapter à presque toutes les conditions. Je suis toujours admiratif face à tous ces peuples, ici dans le froid, là-bas dans les chaleurs du Sahara – capables de vivre voire de survivre, mais pourtant plein de vie, et en parfaite autonomie. Je roule vers l’ouest. Dans les montagnes. Il y a là, en train de gravir ce col, une famille qui se déplace. Sur le dos des chevaux de bas, la yourte de feutre et son armature en bois, les meubles, le poêle, le tuyau de la cheminée, les lits, les provisions, la marmite et les petits trésors familiaux. Tout ce qui suffit en fait à vivre quand on est Mongol et qu’on porte la même paire de bottes été comme hiver, qu’il fasse 30C ou -40C. Il y a aussi, progressant parallèlement, sur les pentes de la montagne, le troupeau où se mêlent par centaines, moutons, chèvres, yacks, vaches et chevaux. Tous conduits par un cavalier, le gamin de la famille, d’une dizaine d’années. Un peu plus haut, le père de famille et la petite fille, ont pris un peu d’avance. Ils sont en moto, un vieil engin rouge de fabrication Russe à la marque imprononçable, mais qui complète la richesse du logis. A court d’essence, je les dépanne en leur donnant le contenu de mon réchaud pour qu’ils puissent gagner le prochain village à 15 kilomètres. En échange, je reçois une bouteille d’Airag. Nous commençons alors une interminable séance photos à laquelle les Mongols se prêtent volontiers. Et je repars dans ma profonde solitude de ma route. Une piste devenue trop difficile depuis Erdenet. Plus de goudron, mais des pierres, de la glace, de la tôle ondulée, du sable… Le vent violent me jette dans le fond de ces ornières. Gamelle sur gamelle. Une heure de bataille pour 5 km. Il m’en reste 346 pour gagner Moroon et 100 autres pour rejoindre les rives du lac Khovsgol. Je patiente. J’avance au rythme des pattes courtes, des moutons et des chèvres. Mais j’avance. Les hommes descendent du haut des montagnes sur leurs chevaux pour me saluer. Boire un thé. Rompre un peu cette solitude. La leur comme la mienne. Je m’abrite dans des cabanes abandonnées pour une nuit. J’attends que le vent tombe. Que la neige fonde un peu. Je lis. J’écris. Je ne veux pas penser au froid. Dans la nuit des hommes viennent me retrouver. C’est alors à moi d’accueillir. On partage ma soupe. Mes morceaux d’Aaruul. Mon thé sucré qu’ils apprécient. On roule des cigarettes dans du papier journal. Et je repars, cherchant un passage sur cette route dépourvue de ponts et coupée par les rivières. Le bruit de la glace qui craque n’a rien de rassurant. Pas question de mouiller mes chaussures par ces températures. Mais je passe. Cette nature me transporte. Toute puissante. Je roule de en plus en plus tard dans les lumières du soir qui donnent alors une toute autre dimension à la vie. Je suis saisi par ce silence extraordinaire qui laisse place à la méditation. Et ainsi, je vais de famille en famille. De yourte en yourte. Un vent d’ouest m’apporte un étrange souvenir. L’odeur de l’iode de l’océan que je connais et qui me manque. Je dois délirer. Et soudain j’arrive à 2200 mètres sur un lac salé d’altitude. Le bétail y accourt pour lécher le sol et y trouver quelques minéraux. Une famille très modeste gratte le sable pour en extraire le sel. De l’autre coté de ce col, je découvre le monastère d’Amarbayasgalant, isolé dans la montagne. Je plonge ma main dans le brûloir aux encens et me rince le visage de cette fumée purifiante. Les cris des hommes, leurs sifflements pour regrouper le bétail me réveillent un matin. Et je pars avec ces cavaliers, accroupi sur la selle de mon petit cheval pour ne pas me mouiller en traversant la Selenge avec le reste du troupeau. Nous gagnons d’autres pâturages. Et ainsi va ma vie. Ulaan Baatar Il me faut pourtant gagner la capitale pour des raisons administratives (plus de visa). J’arrive dans le flot de la circulation, des gaz d’échappement et des klaxons qui m’agressent. Les cheminées des usines paralysent Ulaan Baatar dans une épaisse fumée grise. Retour à la civilisation après ce mois passé dans ces steppes au milieu des hommes nomades et des chevaux. Playtime 2006. Je me rends au UB Palace pour ce festival. Je découvre une musique «



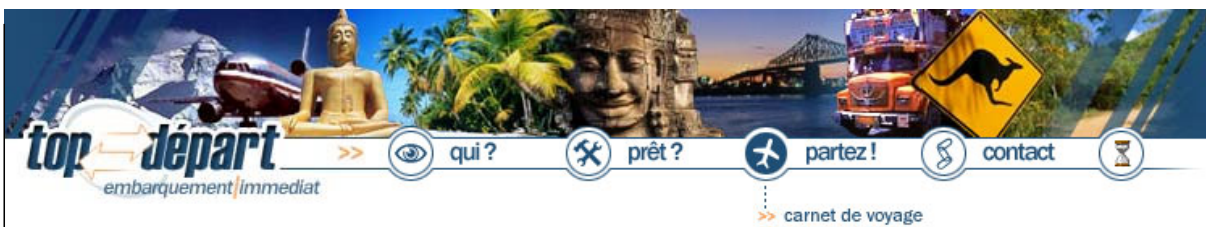
Hardcore » et une jeunesse au look « Gothique », portant tatouages et piercing. Brusque décalage avec les gamins des Aimags du nord-ouest… Je traverse le camp de yourtes aux airs de bidonvilles, en plein centre de la capitale, écrasé par les tours des banques et autres casinos. Dans l’enceinte du monastère de Gandan je retrouve un peu de calme et la sagesse des enfants Lamas qui sonnent le gong. Mes pas me conduisent au « marché noir » où on y trouve de tout, des selles pour chevaux aux poêles pour les yourtes, en passant par le vestimentaire et les bottes traditionnelles Mongoles. En Chine, on ne rentre pas à vélo ! Je dépose mon passeport au consulat de Chine. J’ai lu quelques récits de voyages à vélo et je sais que le passage de la frontière reste problématique. Naïvement, je pose la question… « C’est interdit d’aller en Chine à vélo, vous ne pouvez pas traverser la frontière sur un deux roues ! ». Pas rigolos les Chinois qui font pourtant pas mal de vélo… Alors c’est avec la fin de la ligne du Trans-Mongolien que je vais gagner Pékin (Beijing). Je profite de cette semaine d’attente pour aller découvrir d’autres régions, dans le sud-ouest. Je rencontre les chevaux sauvages blancs de Przewalski dans le parc national du Hustai, le monastère d’Erdene Zuu à Karakorum, l’ancienne capitale Mongole au XIIIe siècle. Je marche dans ces dunes de sable du Mongol Els qui remontent depuis le Gobi. La Mongolie, un chapitre de ma route. Un important est riche chapitre qui s’achève. Un pays et un peuple qui vous marque pour une vie. Un pays où j’ai laissé quelques portes ouvertes sur d’autres au-delà, sur d’autres rêves pour un jour y revenir. Parce que la Mongolie est révélatrice. En même temps qu’on entre dans la culture Mongole, on se découvre aussi un peu plus aussi. Et sur ces terres Mongoles, la réalité dépasse mes rêves les plus enfouis. Mais dans ce climat hostile de l’hiver, sur ces lieux difficiles d’accès, je me sens enfin vivre. Enfin libre. Enfin homme.

Sur les traces de Tintin - Chine

Benoit

21-01-2007

Kumming (Chine), le 28 / 12 / 2006. Au French Café. Lhassa, Tibet "Le réel n'est pas seulement ce que nous faisons, mais aussi ce que nous rêvons", écrivait Vargas Llosa. Les Tibétains ont une grande relation avec le monde l'imaginaire. Une croyance très présente et une grande relation avec les esprits. Et lorsque je suis arrivé au Tibet, je ne savais plus si j'étais dans le monde du réel ou dans une autre dimension. Une autre vie. Une autre époque. Un autre imaginaire. Un autre monde. Le Tibet est un pays(1) poignant. Fort en émotions. Mystique. La foi des pèlerins vous transporte, que vous soyez croyant ou non. Elle vous saisie. Elle vous marque. Vous renverse et vous questionne. J'ai vu et croisé pendant quelques secondes seulement les visages de ces pèlerins. Mais ces quelques secondes ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Tout est question d'intensité, pas de durée. A Lhassa je reste des heures assis sur une marche et je regarde ces hommes et ces femmes qui viennent ici terminer leur chemin de pèlerinage (le Kora). De longs mois de marche au travers du pays, mendiant, à se prosterner à chaque pas, se lancer et plonger sur le sol, poser la tête sur la terre, se relever et prier le Bouddha. Ces pèlerins terminent ici, fatigués, les regards perdus dans leur foi, sur le chemin du Barkhor, autour du monastère de Jokhand, vieux de 1300 ans. Quel chemin de souffrances ! Pourquoi ce chemin ? Quel paradis au bout ? Je suis complètement incapable de vous répondre. Une fois encore, je me rends compte que la religion transcende les Hommes. Que la notion de temps n’existe pas ici, au Tibet. La Chine reste pourtant une terre toute mystérieuse. Le soir venu, j'ouvre mon carnet de route et je reste des heures devant la page, incapable de porter les mots pour retranscrire les impressions de la journée tellement il m'est difficile de porter un jugement objectif sur la Chine et son peuple. La Chine est difficile à comprendre. A saisir. A pénétrer. Difficile de décrire les relations avec le peuple Chinois, car difficile de rentrer en contact avec lui malgré sa curiosité envers l'étranger. Cependant, beaucoup de poètes, de philosophes et d’ethnologues ont écrit sur la Chine. Sur sa culture et les m&oeurs. Sur ses nombreuses ethnies, son histoire, sa médecine, ses arts, sur la calligraphie. Sur les religions allant du Bouddhisme au Taoïsme, en passant par le Confuciusianisme qui s'apparente plus à un courant philosophique peut être qu'à une pratique religieuse. La Chine est pour moi le pays des contrastes. Contrastes entre des villes ultramodernes (Pékin, Kumming) et des petits villages dans les montagnes du Yunnan où il n'y a ni eau courante, ni électricité. Contrastes dans mes rapports avec les Chinois qui sont parfois surprenants d'ouverture, de curiosité, avides d'échanges et à l'opposé, je rencontre des gens distants, fermés, craintifs même, détournant leur chemin pour m'éviter. Contrastes aussi dans un pays semi-désertique au Nord, dans la Mongolie intérieure et tellement vert et luxuriant dans le sud, dans les montagnes du Yunnan où poussent bananiers, orangers et mandariniers, arbres à litchis, ananas, au milieu des rizières en escalier... Contrastes des populations aussi entre les hommes d'affaires de Pékin (ou Beijing) dont les salaires sont bien supérieurs à leurs homonymes occidentaux et les miséreux paysans Hani du Yunnan par exemple dont le revenu annuel ne dépasse pas 280 €... C'est certainement ce que je garderai de la Chine, l'empire du milieu, de cet immense pays : Contraste et ambivalence dans mes impressions, dans mes sentiments. Mais déjà je veux y retourner pour comprendre et approfondir tous ces mystères... Je quitte le pays avec quelques regrets, comme avec un peu de déception. J’essaie de relativiser car mon passage en Mongolie était, il est vrai, très fort en rencontres avec ce peuple. J’ai placé au centre de mon voyage la rencontre et la compréhension des cultures, l’immersion dans les familles. Rien de tout cela en Chine. Note : (1) - Car pour moi le Tibet est et reste un pays. Son gouvernement s'est exilé essentiellement en Inde. Les Chinois se sont tout de même appropriés ce territoire d'abord avec les armes et maintenant le contrôlent économiquement. La ligne de train qui vient de se terminer entre Pékin et Lhassa en est l'exemple. La Chine aujourd'hui est toujours en conflit avec ses pays limitrophes. Les frontières ne semblent pas clairement établies avec le nord de l'Inde et la Mongolie intérieure. Il semble aussi y avoir pas mal de problèmes avec la reconnaissance des frontières avec le Vietnam... La Chine à tout de même



condamnée le chef spirituel du Tibet et 100.000 intellectuels à l'exil, causé la mort de 1,2 million de Tibétains et détruit la majeure partie de l'héritage culturel du Tibet. Le Dalaï-Lama dénonce toujours le génocide culturel dont est victime le Tibet. Mais les intérêts commerciaux conduisent les dirigeants Occidentaux à ne pas aborder la question du Tibet avec leurs homologues Chinois...

Mikhail Santaro "Crois-tu que tu sois dans ce compartiment de train par le fait du hasard ?" Me lance le vieil homme - casquette écossaise, moustaches blanches qui se terminent en boucles sur les côtés, sweat-shirt à capuche, jean baggy à bretelles à boutons - dans un accent que je crois d'abord être so British. Mikhail Santaro, 78 ans, Russe, diplômé de médecine chinoise et acuponcteur (L'acupuncture par l'oreille : Anatomie, Anesthésie, Editions Maloine, 1974. ISBN-10: 222400107X) - historien, ethnologue, diplômé de la Sorbonne à Paris des langues et civilisations anciennes (Tibétain). L'homme parle et écrit parfaitement Russe, Anglais, Mongol, Tibétain, Français en plus des quelques dialectes locaux dans les différents pays que je viens d'évoquer et utilise le skate-board pour se déplacer... Je ne pouvais pas mieux tomber, pas espérer meilleure compagnie pour ces deux jours de train me menant vers Pékin. Je vais recevoir toutes les réponses sur les coutumes mongoles et l'histoire du pays, restées en suspens, sur le Bouddhisme qui se pratique en Mongolie, sur l'occupation du pays par les Russes entre 1930 et 1992, sur la Mongolie intérieure en Chine, sur le mode de vie des Taatsans chamanistes qui vivent dans les tipis et élevant les rennes dans le Nord-Ouest de la Mongolie. Sur l'interprétation et la lecture des mes deux soutras de prières tibétaines, dont l'un d'eux qui dans sa boîte en bois date du début du siècle et dont les écrits datent du 16e siècle, m'a été offert par un moine au Monastère d'Erdené Zu... "C'est un présent d'une valeur inestimable, tant symbolique que spirituelle que t'a fait la ce moine" me confie Santaro. J'en suis bien conscient. Santaro m'introduit à la culture chinoise, à sa philosophie. A sa médecine dont l'approche repose essentiellement sur la prévention, qui soigne à gauche si on a mal à droite, qui vous ausculte la colonne vertébrale si vous avez une douleur au genou... Un bon médecin chinois est un médecin qui n'a jamais de malade. En France un médecin réputé a plein de patients... Opposition entre l'Orient et l'Occident. Je suis déjà fasciné par la Chine qui s'ouvre à moi. Nous parlons de la révolution culturelle et des années "Mao". Des périodes sombres envers les intellectuels, les étrangers, les scientifiques du pays pendant les années de la révolution culturelle. Nous parlons aussi de l'espace et du temps, des corps et de la matière, de l'énergie et de l'esprit. Voici la plus riche de mes rencontres, en terme de connaissances, depuis le début de cette route. Pékin, Père et Fils. Je sors de ce train qu'il m'a fallu prendre contre mon gré pour entrer en Chine. Gare de Pékin. Une foule incroyable. Moi qui arrive des steppes désertiques de Mongolie... Je suis un peu effrayé même au milieu de tous ces Chinois. Circuler cependant à vélo dans Pékin est un plaisir. Il y a des pistes cyclables partout et les Hutong, ces vieilles ruelles, sont plutôt calmes. Je me ballade dans le Parc Ritan et le Parc du Temple du Ciel très tôt le matin, quand les vieux pratiquent le Tai-Chi-Chuan et que les vieilles dames nourrissent les pigeons. Plus tard dans le ciel, j'aperçois des cerfs-volants. Il faut essayer de suivre les fils et trouver les propriétaires. Un groupe d'enfants dont la moyenne d'âge frise les 70 ans, s'amuse à envoyer dans les cieux ces oiseaux de bambou et de papier jusqu'à la fin de la bobine de fil. Leurs yeux brillent comme ceux des enfants qui jouent pour la première fois avec un jouet reçu à Noël. C'est un plaisir de rester ici, dans ces parcs tellement calmes, à l'écart du bruit de la ville. Un type qui pratique le Tai-Chi-Chuan le matin et se passionne pour les cerfs-volants quand le vent se lève, doit forcément être quelqu'un de très très calme et dont il reste une part d'enfance dans le cœur. Mais les Chinois pratiquent aussi de la gymnastique, jouent aux jeux de Dames chinoises. D'autres chantent tous en cœur ou content des histoires qui font rire les badauds. Autour d'un poste et d'une musique délicate, des hommes et femmes dansent sur une chorégraphie admirable. Est-ce la cérémonie d'ouverture des prochains J.O. ? Je traverse la Tian'Anmen et je regarde le portrait de Mao devant la Cité Interdite (ou la Cité Pourpre). Mais surtout j'attends l'arrivée du vol en provenance de Paris et de Vienne. J'attends mon Père. Nous nous retrouvons ici pour une semaine. Une riche semaine de complicité et de découvertes. Prendre le temps de vivre et de se parler, d'un fils à un son Père, devenu au cours des années, un ami, un confident en plus d'un Papa. Une semaine de visites et de rêves communs qui s'accomplissent sur la muraille de Chine. Nous voilà donc parti à pied dans toute cette immense ville et ses alentours. Ce Pékin si moderne, écrasant les derniers vieux quartiers, rasant les dernières Hutong, pour construire des tours d'une architecture très moderne. Les voyageurs venus ici il y a seulement deux ans, ne reconnaissent plus rien. Il est vrai que Pékin sera aussi très regardée et très attendue pour les prochains Jeux Olympiques de 2008. Est-ce pour autant que la Chine respectera un peu plus les droits de l'Homme ? Selon Amnesty International, il y aurait environ 6000 exécutions à la peine capitale par an en Chine. Le "flicage" sur Internet est en augmentation constante et il est difficile de rester connecté plus d'une heure sur ma boîte mail française... et impossible d'ouvrir celle de mon père (Wanadoo ne marche pas en Chine, prenez note si vous envisagez un voyage dans l'Empire du Milieu...). Cependant, rien ne nous échappe. Pékin est une ville merveilleuse, immense. Dans cette capitale sans fin, il est encore possible de saisir des scènes de la vie quotidiennes très pittoresques... Sur la place Tian'Anmen, une longue file disciplinée de Chinois attend patiemment pour rendre hommage au Président Mao dans son mausolée. La Cité Pourpre nous laisse rêveurs et nous imaginons à son apogée, pleine de vie sous le règne de l'empereur Yongle en 1407. La Colline de Charbon, la ville Tartare et le Parc Beihai, les Tours du Tambour sur Gu Lou, la Ville Chinoise et le Temple du Ciel, le Temple des Lamas et les Jardins... Eté, nous livrent les derniers parfums, les saveurs de la Chine d'antan. Nous traînons dans le marché aux puces de Panjiayuan à la recherche de vieux bouliers chinois, des pinceaux à calligraphie. Xi'an nous émerveille devant la Grande Armée enterrée du Premier Empereur Qin. Les soldats de Bingmayong sont impressionnants. Les visages expressifs, la perfection du détail, l'air déterminé. La tombe de Qin était protégée. Cependant Xi'an ne se résume pas uniquement au caprice démesuré de Qin. Le



quartier Hui (Quartier Musulman) très animé, coloré et parfumé, me rappelle alors ces ruelles brillantes de Fès au Maroc. Un milliard trois cents millions de Chinois, et moi et moi et moi... Difficile d'être tout seul en Chine. Il y a des Chinois partout. Mais quand je dis partout, c'est vraiment partout ! Les Chinois sont très curieux envers les étrangers, les "Laowai". Ils regardent tout et vont même jusqu'à mettre leur nez dans mes sacs. J'ai des dizaines d'anecdotes amusantes avec les Chinois. Quand j'arrive dans les petits villages à vélo et que je rentre dans une cantine, j'ai tout le village qui me suit et qui me regarde manger. Quand j'ouvre ma toile de tente le matin, les gens sont là et me regardent jusqu'à ce que tout soit rangé et que je parte. Quand je veux prendre quelque chose en photo, la moitié des gens présents se place devant ce que je veux prendre et l'autre moitié regarde avec moi dans le viseur de l'appareil. J'ai donc pas mal de photos avec des Chinois devant les temples et les pagodes, devant les paysages... J'en rigole beaucoup maintenant. De nombreuses fois, les touristes chinois viennent à côté de moi, en famille et me prennent en photo avec mon vélo. S'en rien me demander. Comme si j'étais la statue de Mao sur la place du village... Cependant malgré cette curiosité j'ai énormément de difficultés pour entrer en contact avec eux ! Je ne pense pas que ça soit un problème de communication ou de langue. Mes échanges étaient très riches en Russie et en Mongolie. Partout ailleurs d'ailleurs. Et je ne parlais pas plus la langue pour autant. Pas facile. Comme me disait François Picard qui rentre de Chine avec sa bicyclette (www.3600km.net), même si on est toujours entouré de dix Chinois on est parfois profondément seul... La notion de culture prend alors tout son sens ici. Je garderais cependant un souvenir … convivial des toilettes chinoises. En file indienne sur un petit caniveau, libre à chacun de demander la page des sports à son voisin de devant ou de lui regarder le derrière … J'ai cependant rencontré quelques jeunes chinois et dans un anglais difficile à comprendre nous avons pu échanger sur nos cultures respectives. Les Chinois semblent cependant très attentifs à leur image. Tous m'ont demandé ce que la France pensait du développement de la Chine et qu'elle était l'opinion des médias français à ce sujet. Mais j'ai souvent ressenti que tous ces jeunes ne semblaient pas très fiers de la manière dont ils se sont lancés à la conquête du monde. Peut-être ont-ils des scrupules quant à l'écologie par exemple qui est bouleversante ! La pollution est énorme, les rivières très polluées, les centrales omniprésentes, les usines chimiques partout à l'horizon … Le barrage hydroélectrique des Gorges des Trois rivières a fait déplacer des milliers de personnes et plongé dans les eaux de nombreuses richesses du patrimoine culturel. Qu'importe, la Chine est lancée et je crois que rien ni personne ne l'arrêtera. Oh Yé ! Le Bric à Brac de Benoît A Caen il y a au moins deux associations qui militent pour de nobles causes. Les Dérailliers (lien sur mon site) et Amitiés France Mauritanie (dans "mes liens"). Vous pouvez visiter les sites et je vous invite même à les rejoindre dans leurs actions. J'en profite aussi pour vous inviter à la lecture des récits de voyage en Chine de François Picard sur son site www.3600km.net et le blog plein d'humour de Pauline qui enseigne l'anglais à Kuming : <http://paulichinelle.blog.com/> Chères et chers lecteurs, n'hésitez pas à vous inscrire à la newsletter, c'est gratuit et je vais maintenant essayer de vous envoyer plus régulièrement des petites nouvelles du monde et de ma route. La mise à jour du site me prend énormément de temps (3 jours environ de travail dans un cyber cafe...). J'ai beaucoup de difficultés à trouver des connexions ADSL … Je reçois aussi pas mal de mails auxquels je réponds toujours, même 15 jours après. Si vous n'avez pas de réponse, renvoyez-moi le message, beaucoup de mails se perdent dans les méandres de l'Internet … Cependant je vous invite à utiliser le Forum du site pour toutes les questions relatives à ce voyage. Plus de questions sur la boîte mail ! Ces questions sont souvent les mêmes et en vous répondant, je pourrais alors répondre à d'autres voyageurs... Casse tête Chinois J'avais pris une photo dans un jardin à Pékin d'un arbre avec des fruits magnifiques. Je ne savais pas de quel fruit il s'agissait toutefois. J'ai reçu pas mal de mails de personnes me disant qu'ils chercheraient pour moi. Finalement c'est Anne Marie et Christian Michel qui m'ont donné la réponse (Merci Anne-Marie au passage). Il s'agit des Kakis. C'est un fruit tout à fait délicieux qu'on trouve en pagaille sur les étales en Chine. Alors il m'est alors venu une petite idée. Un petit problème de mathématique. J'envoie une carte postale aux bonnes réponses (sur tirage au sort si j'ai 10 000 bonnes réponses...). Voici le problème : Les Chinois sont 1.300.000.000 (Un milliard trois cents millions). 12 % d'entre eux se déplacent avec des vélos classiques quotidiennement et parcourent en moyenne 8 km par jour. 8 % utilisent des vélos avec une assistance électrique et font en moyenne 13 km par jour et enfin, 11 % de la population chinoise utilise des tricycles à benne pour les livraisons et se déplace sur 9 km en moyenne par jour. Ces tricycles ont les deux roues arrières motrices, la roue avant et libre comme sur les autres vélos... Les pneus "made in China" permettent de faire 3000 km pour un pneu arrière et 6000 pour un pneu avant. Question : Combien de pneus sont vendus chaque jour en Chine ? Pour le reste, tout va bien, je roule maintenant entre le Vietnam et le Laos. Je rentre en fait doucement vers l'ouest. Vers la maison... A suivre donc..Benoit

Sur les routes d'Asie du Sud-Est - Vietnam

Ben

12-03-2007

A l'heure où j'écris ces lignes en reprenant les différentes impressions et les passages laissés sur mon inséparable carnet de route, je suis à Katmandou. Népal. Second chapitre de cette route pour les mois à venir. Second chapitre parce que je pars vers de nouvelles destinations. L'Asie du sud-est me laissera des souvenirs qui me resteront pour toujours. Cependant, des belles images que j'ai pu capter dans ces pays, je suis déjà, ici, à Kathmandu dans la famille népalaise de Noor Mod qui m'accueille, très marqué maintenant par des images fortes. Le Népal, tout comme l'Inde et le Pakistan, sont des pays forts. Des pays qui ne vous laissent pas indifférents. Mais chaque jour je profite de ce que m'apporte cette route, en expériences, en rencontres, en leçons. Alors je laisse le voyage et le temps me guider sur le reste de ces routes, du Népal et de l'Inde et au reste de ma route. Le temps d'un rêve … Phnom



Penh. J’ouvre ma boîte mails. C’est le seul lien qui me rattache à mes proches depuis mon départ. Progrès pour le voyageur moderne. L’aventure d’aujourd’hui devient alors facile : Informations, communication, contacts, sites webs, etc. Mais qu’importe les époques, le plus difficile restera certainement d’aller au bout de ses rêves. D’avoir la force d’aller à la rencontre de ses propres convictions. D’aller à la rencontre de soi-même. Sortir du « cadre ». Dépasser les schémas classiques, la tête dans les étoiles avec pour autant les pieds bien sur terre. Ne pas se perdre dans des paradis artificiels. Voyager aujourd’hui n’a plus rien à voir avec les premières aventures du début du siècle. Rien à voir avec l’époque des pionniers de la route qui partaient sans guide de voyage, avec des cartes très approximatives, sans moyens de communications rapides, avec beaucoup de difficultés pour trouver des pièces de vélo et avec un matériel encore trop lourd et peu adapté… Bref des aventuriers ces gars ! Joël Lodé(1) était de ceux là. La première génération. Ses récits ont bercé mon enfance et ont alimenté pour une bonne part cette envie de partir à bicyclette sur les routes du monde pour le regarder de plus près. Pour l’écouter respirer. Pour écouter la terre hurler sa lente agonie, pour admirer ses Hommes dans leur course, leur sueur, leurs espoirs et leurs croyances. Pour comprendre le monde. Une partie tout du moins. Et par la plus grande des magies, je reçois un mail de Joël. Bien sur tous les messages que je reçois, les votre, me touchent, m’encouragent et me soutiennent. Mais recevoir un message de celui qui aura révélé, éveillé et stimulé ce voyage certainement enfoui au plus profond de moi, reste le signe de ces choses incroyables, complètement irrationnelles, que l’on rencontre sur les chemins du monde en voyageant. Merci Joël. Il ne reste plus qu’à nous croiser quelque part sur cette terre, si grande lorsqu'on la parcourt à vélo. Mais tellement si petite car les gens de la même destinée finissent toujours par se croiser. Ici, là-bas... Note 1 : « Bonjour Benoît. Désolé d'être le responsable de tes aventures, mais heureux de voir que de la bonne graine a été semée. Bravo pour ton courage, ta persévérance. Je te souhaite toute la chance que tu mérites, dans un monde qui va trop vite, et qui perd la boule, gardes la bonne vitesse, et les pieds sur les pédales, quand ce n'est pas sur la terre ». Joël. Joël Lodé, est l’auteur de « Le Tour du Monde à Bicyclette. Le Temps d’un rêve » (éditions PAC, Collection Grands Reportages, 1978). D’une frontière à une autre terre Il y a des frontières qui divisent deux états d’une même culture. C’est par exemple le cas entre le Bénin et le Togo. C’était un même peuple qui a été divisé en deux. Ainsi, d’un côté ou de l’autre, rien ne change. La nourriture, la langue, les pratiques du vaudou, l’organisation sociale, etc., restent identiques. On retrouve aussi ce sentiment entre l’Ukraine et la Russie par la route que j’ai emprunté. Une sorte de long glissement d’un pays à l’autre où les changements vont se faire doucement, à l&rsquo'intérieur même du pays, d’Est en Ouest. Ainsi, il y a plus de différences entre la vie à Moscou que celle à Oulan-Oude, qu’entre Kiev en Ukraine et Moscou en Russie. Et puis il y a des frontières qui marquent nettement une différence de culture. Une couleur de peau. Une langue. Une religion. Un niveau de vie ou de richesse. Un passé, une histoire. Un poste de service de l’immigration, cinquante mètres de no man’s land, un autre poste d’entrée et tout change d’un seul coup. C’est le cas entre la Hongrie et la Roumanie. C’est le cas entre la Chine (poste frontière d’Hékou) et le Vietnam (Lao Cai). Plus rien à voir. Je quitte la Chine, toujours avec cet étrange sentiment. Que penser de la Chine, que penser de ces Chines tellement ce pays présente de différences entre les villes et les campagnes ? Je m'arrête un bon moment sur ce pont, au-dessus de cette rivière qui marque la frontière. Je visionne cette épopée en Chine. Les rencontres. Les retrouvailles avec mon Père. Ce Tibet si marquant. Ces pèlerins sur le chemin de la Khora. Le Yunnan et le peuple Hani. Les rizières en terrasse. La Chine profonde. La Chine très moderne où l'idéologie communiste ne rime pas avec l'ultra capitalisme qui s'y développe. La Chine avale tout. Matériaux, énergies, acier... Je me tourne vers le Vietnam. Pays que je connais un peu pour y être passé tout juste deux ans auparavant. Et puis je me retrouve au milieu d'une foule impressionnante de vélos, de motobikes, de piétons, de femmes portant en balancier ces paniers de bambous pleins de fruits et de légumes. Une foule très organisée. Personne ne se touche. La lecture des trajectoires rend le déplacement fluide. On ne s'arrête jamais. On ne passe jamais devant une personne mais toujours derrière, ce qui permet par une anticipation du trajet des autres de ne jamais provoquer un arrêt. Cette marée humaine qui grouille dans les rues est vraiment très impressionnante au premier abord. Mais c'est un véritable plaisir que de circuler à bicyclette au milieu de ces centaines de vélos et de motos. Tout le monde fait attention à tout le monde. Cette notion est à mon sens très significative de la mentalité des Vietnamiens. En Chine, tout le monde déboîte s'en regarder, tourne sans clignotant, roule n'importe où... Ce comportement marque certainement le signe d'un caractère très égocentrique du peuple chinois, surtout pour la jeune génération. Ce n'est pas rien que les Chinois appellent leur pays " l'empire du milieu " ! Bref, en l'espace de quelques mètres, entre les deux rives d'une rivière, tout change tout à coup. Un sentiment de paix, de plénitude m'envahissent alors. Les marchés sont abondants. Les couleurs magnifiques. Les soupes de poulets fument dans les lumières des ruelles profondes. Il y a donc bien une frontière entre la Chine et le Vietnam ! Sous les chapeaux Chinois Sur ma route j'aime m'arrêter et admirer ces gens qui travaillent avec acharnement dans les rizières. Un travail perpétuel car au Vietnam, il y a entre trois et quatre récoltes de riz par an, le climat et le pays très abondant en eau permettant l'irrigation des terres toute l’année. Tandis que les hommes conduisent les bœufs ou les quelques motoculteurs pour labourer et retourner la terre devenue boue, les femmes, arc-boutées, repiquent, brin par brin, les pieds de riz. Les pieds dans la vase, les femmes passent la majeure partie de leur journée au milieu de ces trèfles à quatre feuilles qui poussent abondamment dans tout le Vietnam. Signe de chance ? Et puis ce que j'adore surtout, c'est regarder sous les chapeaux des femmes. On y trouve des photos du dernier groupe de Boys Band à la mode, des photos de famille, des cartes postales découpées. Ainsi, les femmes en levant de temps en temps le regard, peuvent se rattacher à ces images qui ont tant de valeur à leurs yeux. Rendons à Monsieur Nguyen ce qui appartient



à Monsieur Nguyen et non à M. Lee… Je crois que comme tout le monde qui voyage, j’avais et j’ai encore, des préjugés, des idées, des rêves même, qui m’animent. C’est d’ailleurs cela qui pousse ma curiosité et cette soif toujours de l’assouvir. Aller voir de mes propres yeux pour comprendre, confirmer mes idées ou bien au contraire, faire tomber ces barrières à « la con » que nous recevons devant notre télévision (elle aussi « à la con ! »). Je pensai trouver une Chine très conservatrice. Je pensais que le col Mao sur les vestes bleues des travailleurs était toujours d’actualité. Je pensais aussi, qu’associés à cette tenue, la casquette du peuple pour les hommes et le fameux chapeau chinois pour les femmes seraient le signe d’un hommage à Mao… Je pensais aussi voir tout ce joli monde déferler sur des bicyclettes, fabriquées en Chine bien évidemment, sur la place Tien’Anmen. J’ai du réviser mes idées… Le bleu des vestes existe toujours mais il est devenu pantalon Lewis et la grande marque Américaine au nom du Dieu Grecque de la victoire griffe maintenant la plupart des chaussures et des casquettes. Le peuple chinois change donc. Mes compagnons de chambre, Russes tous les deux, vivant ici depuis six mois et venus à Beijing pour apprendre l’art du Tai-Chi-Chuan, me disent que ce style de vie, cette philosophie même, n’est plus pratiquée que par les vieux Chinois. La jeunesse pendant ce temps préfère « Chatter » sur internet. Cette jeunesse qui change tant. Qui se mondialise ! Qui mange chez Mac Do’. Qui devient sédentaire et qui se dirige vers une obésité certaine ! Les bicyclettes disparaissent. Le vélo électrique sillonne les rues. Rapide, silencieux. Cependant même si ces deux dernières qualités sont des arguments de vente indiscutables, je ne sais pas si ce moyen de transport reste si écologique que cela. Je me rappelle un peu de mes cours de sciences physiques, et j’avais retenu que tous les mécanismes avaient un rendement inférieur à un. Les centrales électriques qui fleurissent le décor du paysage partout en Chine montrent à quel point le pays a besoin de cette énergie. Cependant si pour la recharge d’une batterie de vélo il faut trois cents kilogrammes de charbon pour la centrale, je ne crois pas que ce mode de transport soit, au final, si écologique que cela. J’aimerais bien connaître le coût énergétique des vélos électriques et les moyens pour recycler les énormes batteries au lithium… Non, le vélo, c’est un truc vietnamien. Pas Chinois ! Au Vietnam, tout le monde utilise le vélo. Parfois même, les vieux vélos sont transformés en « Brouettes ». Ils ne servent uniquement à transporter des marchandises. On les charge au maximum de paniers. Et, à l’aide d’un tube soudé sur le guidon, le commerçant, marche à côté de son chargement, très souvent spectaculaire… Les enfants vont et viennent sur les routes. En groupe de dix ou plus, ils discutent. Ils mettent souvent pied à terre au bas des montées. Et comme les horaires des cours sont assez compliqués et que les professeurs donnent le même cours à plusieurs classes, les groupes se croisent. Ainsi, à toute heure de la journée, il y a des gamins sur leur vélo. Très souvent à deux le même engin. C’est très joli à voir d’ailleurs. Les jeunes filles ont leurs longs cheveux qui dépassent de leur chapeau en paille de riz. Chapeau Chinois que l’on voit beaucoup plus au Vietnam qu’en Chine finalement… Les positions (mudrâ) du Bouddha Les mudrâ sont des positions particulières des mains caractérisant les grandes attitudes du Bouddha. Ces symboles sont plutôt utilisés dans le Mahâyâna, mais ils illustrent toutes les iconographies de toutes les écoles. On les retrouve particulièrement dans les sculptures de Bouddha et de Bodhisattva. Ces représentations sont particulièrement importantes car elles illustrent aussi le parcours vers l'éveil du Bouddha historique. De même que le Bouddha n'est pas le nom propre d'un personnage mythique, mais signifie simplement « éveillé », ces images ne sont pas nécessairement la représentation du Bouddha historique, mais la représentation d'une attitude susceptible de conduire à l'état de Bouddha. Parmi ces mudrâ qui jalonnent l'ascèse du Bouddha historique, mais qui sont également pratiquées par tout le monde asiatique et indien en dehors du bouddhisme, il y a bien sûr le dhyâni-mudrâ qui désigne la pratique de la méditation à laquelle le Bouddha s'est consacré durant de très longues séances, le bhûmisparsha-mudrâ, lors de la dernière méditation précédant l'éveil, il prend la terre à témoin sous les assauts de Mara, et le dharmachakra-mudrâ, le mudrâ de la mise en mouvement de la roue de la loi présenté lors de son premier discours à Sârânâth. Extrait de croquis de mon carnet de route Regarde dans le rétroviseur et rétrospective de ma route en Asie du Sud-Est L’amour au Vietnam Il pleut. Une pluie forte. Chaude. Une pluie dans la nuit qui accompagne mes derniers kilomètres épuisants pour arriver dans le c&oeur d’Hanoi. Je suis trempé. Mais je suis heureux en fait de rouler sous l’eau. Il y avait si longtemps. Ma dernière averse remonte à mon passage en Hongrie. Le reste, de la neige en Russie, en Mongolie et au Tibet. Du froid, beaucoup de froid. Mais pas de pluie. Je repense alors à toutes ces choses qui faisaient mon quotidien en France et qui me plaisent beaucoup. La pluie. Les odeurs de la nature qui se dégagent alors. Le bruit de l’eau. Je repense aussi à tous ces petits endroits merveilleux, là, tout près de chez moi. Je repense au Cotentin. Aux moutons de la baie du Mont Saint Michel dans les champs du Val Saint Père. Je repense aux marais de Trévières que j’ai hâte de découvrir en profondeur. C’est parfois en allant au bout du monde que l’on s’aperçoit des merveilles qui sont au bout du chemin de sa maison. C’est d’ailleurs pour ces raisons, une fois arrivé au bout de la route, quand on rentre au port, qu’on comprend la valeur des choses, qu’on apprécie pleinement tous ces petits détails qui nous échappent, si subtiles, si présents pourtant. On rentre alors heureux, conscient de ces bonheurs. Heureux et non aigri. C’est aussi sur ces routes du bout du monde que l’on se rend compte des personnes qui nous manquent. Des personnes qui nous sont chères. Hanoi. Je redécouvre toute cette ville animée. Pleine de vie. Les marchés. Les Vietnamiens qui s’étirent après leurs séances de marche et de footing autour du Lac à la levée du jour. Je me sens tellement bien ici. C’est assez étrange d’ailleurs, car au milieu de cette agitation, du bruit infernal de la circulation, des coups de marteau des chaudronniers qui martèlent le fer blanc pour en faire toute sorte de boîtes, je me sens très… zen. Tout tourne rond. Est ce l’influence du Bouddhisme ? Est ce cette énergie et cette vigueur que dégagent les Vietnamiens ? Leur bonne humeur, leur hospitalité, leur gentillesse ? Leur positivisme et leur



optimisme très en opposition du peuple africain (Où le « Inch’Allah » prend alors tout son sens… Mais le riz, Inch’Allah, va pousser si on commence par le planter…). C’est par une sorte de mélange entre tranquillité de l’âme et énergie des corps que je pourrais définir le Vietnam. C’est peut être ce qui correspond finalement à mon voyage. Un corps qui travaille et un esprit qui trouve la sagesse. Et qui fait la paix avec ses vieux démons. Je pose ma bicyclette pour quelques jours. Mon amoureuse me rejoint dans ce rêve. Nous nous retrouvons après ces quatre mois de séparation. Depuis Vienne et Prague. Nous retrouvons notre complicité. Nous pouvons enfin mettre les couleurs sur nos correspondances par écrits. Mais ces quatre mois parfois difficiles, n’ont pas été perte de temps. Nous avons, malgré cet éloignement physique, appris à nous connaître, à nous ouvrir l’un à l’autre. Pour le plus grand de nos bonheurs respectifs. Alors nous voilà partis à pied à découvrir les secrets, les merveilles de ce long pays. La baie d’Along nous offrira les plus belles lumières du Vietnam. Dans la petite cité d’Hoi An, je retrouve mon amie Em et nous partagerons la vie d’une famille vietnamienne. My-Son nous ouvrira les portes de son ancienne cité du royaume Champa. Hué nous émerveillera dans tous ses temples et tombeaux des dynasties des N’Guyen et du prince Tu Duc. Et puis nous partons à la rencontre des H’Mong dans la région de Sapa. Les brumes et le froid d’un hiver encore présent, nous laissent entre apercevoir les petites habitations de bambous, les rizières en terrasse semblables à celles du Yunnan en Chine. Et puis, dans une fenêtre de nuages qui s’ouvre, très haut dans le ciel, nous sommes surpris par une pointe rocheuse comme sortie de nulle part. Nous sommes perdus dans les brumes, nous sommes dans le fond d’une profonde vallée. Et puis nous nous laissons guider par les femmes H’Mong, aux oreilles percées et ornées de grands anneaux, aux cheveux coiffés d’un long turban noir. Pieds-nus dans leurs petites chaussures de plastique, portant les mêmes vêtements magnifiquement brodés toute l’année, nous nous réchauffons sur les petits braseros. De retour à Hanoï, la magie des marionnettes sur l’eau viendra raviver nos souvenirs de gosses. Et puis, l’heure du retour sonne. My rente à la maison en avion. Ca prendra pour moi un peu plus de temps. Je rente avec ma bicyclette par la route. Et je reprends donc ma route. Je quitte l’axe touristique ; mais tellement beau, tellement reposant, tellement surprenant aussi… et je roule vers l’Est. Vers le Lao (Je dis Lao et non Laos, car le pays s’appelle le Lao. Ce sont les Français qui ont déformé le nom pour en ajouter un « S » et permettre ainsi de dire « Laotiens ou Laossiens » par exemple. Mais non, le vrai nom, c’est Lao et les habitants sont des Lao…). Route droite, toute plate. Circulation intense et dense à la sortie d’Hanoi. Je retrouve mes sensations. L’équilibre de mon chargement. Je roule avec le sourire. Celui du marin qui rente au port. Mais qui toutefois profite encore des plaisirs que lui offre la mer. Je reste prudent. Attentif à la fois à la route et aux merveilles de ce voyage. J’ouvre tous mes sens pour ne rien perdre de ces couleurs, de ces bruits, de ces odeurs. Une mobylette me double en même temps que deux camionnettes se doublent en face de moi. Le motard s’emplantera dans le pare brise du camion. Tout part en éclats. Plastique, verre, ferraille, vêtements, corps. M’arrêter ne servirait à rien. Je quitte cette scène d’horreur qui vient de se produire et tout fébrile, les jambes emplies de cette décharge d’adrénaline, je redouble de vigilance. Et puis je traverse les premières montagnes, je passe entre ces formations karstiques si caractéristiques du Vietnam. Je change de braquet et me lance dans les premiers lacets de montagnes qui me conduiront maintenant jusqu’a Vientiane au Lao. Des familles m’invitent à partager du riz et un morceau de natte sur le plancher en bambou de leur habitation sur pilotis. La famille au Lao Une autre frontière. La fin d’un pays. Le Vietnam. Début d’un autre. Le Lao. Petites cabanes de bambous. Un policier. Coup de tampon. Je continue ma route dans ces montagnes, au travers cette épaisse végétation. Montées. Descentes. Petits villages. « Sabeady ! Sabeady ! » me lancent les enfants. Ils sont tous excités quand je leur réponds. Je croise quelques chasseurs. Quelques gamins aussi avec des masques de plongée et des arbalètes qu’ils ont fabriqués eux-mêmes en bois, la flèche étant propulsée avec des bandes en chambre à air. Ils passent ainsi leur temps dans les rivières à l’affût des poissons. Un silence extraordinaire règne dans ces montagnes. Des cris d’oiseaux et le chant des femmes qui ramassent des pousses de bambous, viennent animer cette nature complètement vierge. Il y a cependant encore des zones de terres brûlées à vie ; conséquences de l’agent orange et des défoliants largués pendant la guerre du Vietnam. Il faudra encore des années avant que la végétation ne reprenne vie. Je ne croise personne ici. Je cherche de la nourriture. J’ai terriblement faim à vrai dire. Mes réserves sont complètement épuisées. Dans les petits villages il n’y a pas d’épicerie. Les seules « stands » faisant offices, ne vendent que de l’essence, des cigarettes, des rustines, de la ficelle, du baume du tigre, des chaussures en plastique, des élastiques pour faire des lance-pierres pour les gamins… Bref, tout sauf de quoi manger. Les paysans de ces montagnes vivent en complète autarcie et cultivent leur riz, élèvent leur volaille et des cochons, vivent de la cueillette et de la chasse. Je me vois donc obligé d’aller frapper à la porte des maisons pour acheter du riz dans les familles complètement surprises de voir un type à vélo dans ces régions… Le soir venu, je m’arrête généralement dans les petits hameaux, je plante ma toile sur le terrain de volley-ball. Les enfants me regardent, très curieux, mais ils restent à distance. Très sauvages. Dès que je fais un pas pour prendre quelque chose dans mes sacs, ils se retournent en décampant… C’est dire si le touriste est de passage dans ces régions. J’ai parfois rencontré le même comportement des petits enfants en Afrique quand ils voyaient ce grand toubab sur son vélo… Je rencontre cependant quelques vieilles personnes très heureuses de venir à ma rencontre pour échanger de longues conversations en français. En effet, la plupart d’entres-elles sont allées à l’école dans les années 40, 50 et parlent très très bien ma langue. Ca me permet d’apprendre de ce pays d’une part mais aussi de me constituer un petit lexique Français – Lao. Je passe dans la région de Phosavan, dans la plaine des Jarres. Bien que très respectueux de ce site archéologique, je suis très déçu et je ne ressens pas grand



chose devant ces gros pots en pierre dont personne en fait ne peut donner une explication quant à leur utilisation … les dater précisément… Pas grave, la région est magnifique. Je prends garde toutefois au moment de camper car …est la pleine période des brûlis sur les rizières. C…est parfois même très dérangeant tellement il y a de fumée. Et puis j…approche de Vientiane. Les capitales me font un peu peur. Pas toujours facile de s… retrouver, de s… repérer… Alors je préfère dormir à l…entrée de la ville et d… rentrer au lever du soleil. Je roule en longeant le Mékong. Quelques boutiques. Des maisons. Quelques agences, concessionnaires autos. Et puis je me retrouve dans la campagne. Je viens de traverser la capitale s…en trop m…en rendre compte. C…est vous dire la tranquillité et la taille de Vientiane. Sorte de petit village. Pas trop de pollution, pas de gratte-ciel. Capitale où il fait bon vivre en fait. Je me dirige vers la place Nam Phou et je rentre dans la Cave des Châteaux. Le patron est là, au bar. Il me regarde, hésite un peu, l…air étonné avant de dire, « Bah merde alors ! ». Le patron c…est mon cousin. Anou. Anouradjah (Le petit maradjah). Le frère de Radjahni. La dernière fois que nous nous sommes vus tous les deux, c…était en France en 1986 lors de l…enterrement de Roland, mon Grand-père. C…est tout de même moche que les enterrements réunissent les familles. Il y a tant d…autres occasions pour se retrouver. Je repense alors à mon escapade au Maroc et en Mauritanie avec mon autre cousin Pierre-Henri l…été dernier. C…était un beau voyage. Et puis on apprend tellement bien à se connaître sur les routes. Allez, on charge le vélo et les sacs dans un Touk-Touk et Anou me conduit chez lui. Je rencontre sa femme Wall, ma cousine donc (!) et ces trois magnifiques filles. Le temps de prendre une douche et Anou m…offre un coup de Pif… et une assiette de fromages ! Si ce n…est pas des retrouvailles ça ! Anou n…a pas changé. Je suis heureux de le retrouver. Ensemble nous partons en moto sur les pistes du Lao, dans les profondeurs de villages qui bordent le Mékong. Passage à Luang-Prabang, ancienne capitale du Royaume, merveilleuse mais tellement défigurée par le tourisme… Je retrouve aussi Scraett. Depuis Moscou avec Scarlett, nous nous croisons de temps en temps. Nous étions dans le trans-sibérien. Retrouvaille à Irkoutsk, à Oulan-Oude, complètement par hasard au milieu d…une piste dans les steppes. Puis à Oulan-bator et ici, au Lao. Le temps de descendre les rivières dans la région de Vang Vien et je reprends ma route vers le sud. Passage dans des petites pirogues pour contourner les affluents du Mékong. Arrêts dans les Wat, ces monastères Bouddhistes. Les bonzes sont très accueillants toujours. Et puis, je prends mes premiers coups de soleil, moi qui attendais la chaleur depuis si longtemps, et bien me voilà servi ! Alors pour patienter pendant les heures chaudes de l…après-midi, je me beigne dans le Mékong avec les gamins des villages et je me laisse emporter par de longues siestes dans les hamacs. Je quitte le Lao par une dernière étape dans la région des 4000 îles et à défaut d…y apercevoir les dauphins qui remontent les cours d…eau douce, je me laisse guider par le pas paisible des éléphants que les agriculteurs utilisent pour exploiter le bois. L…amitié au Cambodge J…arrive un peu par hasard à Phnom Penh au Cambodge. Je n…avais pas vraiment prévu de passer par ici. Je crois que sur un tel voyage, il ne faut rien trop prévoir… Mon Pote Jean-Bernard vient en vacances au Cambodge pour deux semaines. Sa belle-fille y travaille actuellement comme journaliste et l…envie de m…accompagner et de partager un morceau de ce rêve est plus forte que lui. Alors passage de frontière dans le nord. Piste. J…ai même presque failli louper le poste ! Rien n…est vraiment indiqué sur ces pistes au milieu de la forêt. Une nouvelle route est en construction et à Stung Treng les Chinois terminent un immense pont qui enjambe le Mékong. Ma première nuit au Cambodge se fera dans un orphelinat et les enfants en manque d…affection, passent la soirée avec moi. C…est bien difficile de partir au matin suivant. Visite de Phnom Penh. Capitale encore marquée par les époques du colonialisme et les années d…horreur du régime de Pol Pot. Nous visitons donc Phnom Penh, ces rues animées, les marchés, les Touk-touks ou les taxis-moto nous portent d…un quartier à l…autre. Dans la rue 170 je me régale des boutiques de pièces détachées pour les vélos. Il y a tout. Rayons, moyeux, roue-libre, des fourches et des cadres, pneus, jantes, câbles, graisses, sonnettes, visserie… enfin tout quoi. Comme chez Marcel Gouabault pour ceux qui ont connu le musée et le bonhomme ! Entre les bazars traditionnels et le grand marché Russe (où là on trouve de la pièce de moto en pagaille !) il y a au milieu cet immense tour commerciale, à la manière centre commerciale de Pékin. Les prix sont exorbitants, je ne sais pas qui parmi le peuple Cambodgien peut se permettre d…acquérir ces produits ? Alors les gens se baladent dans les étages, la jeunesse vient frimer chez Mac Do…, et une miss fait la promotion de la dernière motobike d…une marque Nipponne. On vend du rêve quoi… Avec Jean-Bernard nous traçons maintenant notre route vers le sud du pays et retrouver l…océan me réjouit. Hors de la route, nous passons dans des petites pistes et nous recevons un accueil merveilleux de ces familles. Longs moments de détente avec les enfants qui n…hésitent pas à monter dans le haut des cocotiers pour nous offrir le fruit qui viendra nous désaltérer. Confondant un petit restaurant avec ce qui n…est autre qu…une maison, la famille nous invite tout de même à manger. Nous passons ainsi des moments inoubliables et la joie, les sourires et les pitreries des enfants me sont encore très présents à l…esprit aujourd…hui. A Takeo les rats nous passerons sous la table pendant notre repas du soir. A Kep dans cette ancienne cité balnéaire des colons, abandonnée, truffée de balles de fusils mitrailleurs témoignant de la violence des combats avec les Khmers Rouges, nous succombons à l…appel de l…île du Lapin pour un bain sur les plages paradisiaques et les crevettes grillées viendront nous remettre de tous ces efforts. En route pour Kampot, nous nous lançons dans l…ascension du Bokor. Une journée de combat pour sortir ces 33 kilomètres de montée dans une piste trop difficile. Nous sommes cependant satisfaits de notre performance car les autres touristes en moto cross n…ont pas mis vraiment beaucoup moins de temps que nous. Et puis quelle récompense tout en haut ! Sur la corniche nous admirons la densité de la jungle impénétrable. Le chant de cigales, grillons et de ces oiseaux aux couleurs spectaculaires, montent jusqu'à nous. Au loin, la mer. Autour de nous, les vestiges d…une autre ancienne cité



climatique des années folles. De retour à Phnom Penh nous nous recueillons un moment dans cette ancienne école, devenue le centre S-21 de Tuol Sleng, lieu de torture et d'exécution des Khmers Rouges. Plus jamais ça ! Une navette nous remonte sur les eaux du Tonle Sap. Le débarquement est pittoresque : avant de remonter dans les méandres du Tonle Sap, des petites pirogues viennent nous prendre en charge, notre bateau rapide ayant certainement un trop fort tirant d'eau. Je crois que la plupart des touristes à bord ne s'attendaient pas à cela... C'est un peu la panique chez certains. Et nous voilà à Siem Reap. Parés pour aller découvrir la magie d'Angkor. Et le lieu est extraordinaire. On se prend à imaginer alors les temples animés de vie, de tous ces Rois, de ces danseuses, costumes, éléphants ornés de mille diamants. Le sourire énigmatique des Bouddhas du Bayon renferme certainement encore bien des mystères... Le Cambodge restera pour moi le signe de l'amitié. Amitié partagée sur ces routes, ces pistes, dans cette ascension sans fin du Bokor avec JB, amitié sous la chaleur, amitié à partager les coups de soleil et le sanglant baiser des moustiques. Mais c'est aussi tout un peuple qui nous est alors devenu amical. La gentillesse des Cambodgiens et une de leur plus belle qualité. Et puis parce que les rêves sont toujours trop courts, nous revenons à Bangkok, JB rentre à Paris, les yeux gorgés de couleurs, la tête remplie des joies des enfants. JB, partant pour d'autres routes ? La fin d'un chapitre Asiatique à Bangkok, Thaïlande La ville est immense. Est-ce vraiment la peine de monter tout en haut de ces tours de verre pour essayer de percevoir un paysage d'échangeurs complexes sur des autoroutes qui s'étirent jusqu'à l'horizon ? Bangkok est aussi une ville de contrastes : Aux pieds des tours, quelques quartiers bidons-villes vivent certainement leurs dernières heures sous les regards menaçants des grues. Plus à l'Est, des canaux nous conduisent dans une cité lacustre construite sur pilotis. Cabanes en tôle. Les gamins se baignent dans cette eau des plus douteuse. Marchés flottants. Et puis impossible ici de vous décrire Chinatown. Odeurs. Echoppes remplies de gadgets provenant de Chine. Restaurants ambulants sur les trottoirs. Lanternes de papier rouge rivalisant avec les néons modernes. Ruelles grouillantes. Seuls les Touk-touks, ces taxis moto, réussissent à se frayer un chemin dans l'enfer de la circulation que nous avons du braver pour entrer au cœur de Bangkok avec Jean-Bernard. Les représentations du Roi sont omniprésentes dans ce pays actuellement gouverné par un Premier ministre provisoire, nommé par les soldats, à la suite du coup d'état des derniers mois de l'année 2006. Il existe de grandes différences entre ces quatre derniers pays que je viens de traverser. Le Vietnam bénéficie d'un tourisme qui profite largement au développement de tout le pays. Au Lao et au Cambodge, une misère et une pauvreté sont encore très présentes. Et ces peuples n'ont pas non plus les mêmes styles de vie. Les Laos sont vraiment tranquilles. C'est un pays qui donne envie de se poser. De s'arrêter longuement. Le Vietnam est beaucoup plus dynamique. Mouvement perpétuel ! Le Cambodge devra encore attendre quelques générations pour doucement se relever des années « Pol Pot », le peuple est encore marqué dans les esprits et dans sa chair. Et puis parce que le monde n'est pas très grand finalement, je rencontre Hervé. Hervé Leduc. Un Cyclo Rêveur comme moi. Hervé est parti depuis 3 ans déjà et sa route sera encore bien longue. Mais nous nous sommes déjà donnés rendez-vous en Amérique du Sud ou bien sur les pistes en latérite rouge en Afrique et nous partagerons nos récits en rentrant en France, puisqu'Hervé habite à 20 km du lieu de résidence de mes parents... Je retrouve mon ami Pong. Pong est Thaï. Nous nous sommes connus à la Cité Universitaire d'Hérouville quand nous étions étudiants tous les deux. Pong vient de terminer ses études d'architecture à Strasbourg. Ensemble, écrasés sous une chaleur et une pollution insupportables, nous arpentons les rues de la capitale. Un métro aérien passe au-dessus de nos têtes. Bangkok marque pourtant la fin du chapitre de ma route en Asie du sud-est. La Birmanie me laissera donc un plaisir prochain. Mais la porte est déjà ouverte sur d'autres rêves. Il est en effet trop difficile d'y aller avec une bicyclette, même si trois postes sont ouverts, la route à l'Est, elle seule, reliant la Chine au Nord à la Thaïlande au sud est ouverte. Et rentrer à l'intérieur des terres dans ce pays sous le contrôle d'une junte militaire n'est pas une chose très raisonnable. En effet, dans ce pays les frontières terrestres sont fermées, la seule possibilité de s'y rendre, est de prendre un avion, à la fois pour y entrer mais aussi pour y sortir. Un peu compliqué et hors de mon budget. Demain je m'envole donc pour Katmandou au Népal. Début d'une autre route. Rencontre d'une autre culture. Du bout du monde. Avant de me laisser glisser vers l'Inde. Bons vents à vous tous. Benoît sur les routes du Monde à vélo...

Visage blanc et Népal - Népal

Ben

05-04-2007

Visage pale et Népal, Noor Mohamed An Sari, l'enfant de Patan est tard. La nuit est déjà tombée. Je me lance dans l'immense Katmandou. Ne sachant pas vraiment où aller. Juste à la recherche d'une malheureuse Guest House pour passer la nuit et y voir plus clair demain. Le trafic est infernal. Dangereux même. Je regarde où sont placés la majorité des volants dans les voitures. A droite a priori. On doit donc rouler à gauche. En théorie... Mais en pratique on fait comme on veut dans Katmandou ! On force. On tourne sans en regarder. Pas de lumière. Pas de code... Juste avoir de la chance, du courage et peut être un peu une part d'inconscience. L'air malgré la fraîcheur que j'apprécie, est totalement irrespirable. La pollution des Touk-Touk, des camions et des motos rend la nuit encore plus profonde. Je ne pense pas être dans Katmandou, mais une ville presque aussi importante, Patan. Un jeune garçon me suit avec son vélo sans frein. Je lui demande la direction du Thamel, le quartier populaire de Katmandou pour trouver le refuge. Lui demandant de m'indiquer une Guest-House, il m'invite chez lui. Je terminerais par le suivre dans des ruelles noires, ne sachant absolument pas où je suis. Et puis on arrive au pied d'un petit immeuble et finalement sa pièce. Unique.



Un lit. Un réchaud. Une bassine et trois gamelles. Une télévision et une vieille machine à coudre. Noor Mohamed a dix huit ans, il est musulman. Sa famille vit dans le sud est du pays. Il est venu ici avec ses frères pour travailler comme couturier. Parfois a la confection de tous ces vêtements « Baba ‐ Cool » que l’on trouve partout sur nos marchés en France et ailleurs en Europe, parfois dans des ateliers de broderies sur des saris de soie ou en patchmina (cachemire et soie). Il travaille de 8 heure à 21 heure, 6 jours sur 7 pour 27 euros par mois. Noor Mod est amoureux de Ness. Une jeune Hindou de son village natal. Leur union est impossible. Son rêve serait qu’elle vienne vivre à Katmandou. Mais si leurs parents respectifs apprennent leur relation, le pire risque d’arriver pour Ness. KatmandouJe quitte Pong devant la porte d’embarquement à Bangkok. C’est drôle, j’ai un étrange sentiment aujourd’hui. Celui de prendre un nouveau départ. Ce sera le premier vol en avion. Je quitte l’Asie du sud est pour venir au Népal. Katmandou. Je sais que ce que je vais vivre maintenant va être fort. Beaucoup plus qu’en Asie. A vrai dire, j’avais hâte. Retrouver la nature, les grands espaces. Ma solitude qui me va bien finalement. Ne plus me presser tout le temps. Retrouver des pistes et des montagnes. Et capter toutes les images fortes de la vie de ces pays, des ces nouvelles destinations. Il est vrai que de prendre l’avion, ça ne me plaît pas plus que ça. Mais franchir par voie terrestre la Birmanie, c’est vraiment trop compliqué. Moi qui aime les lentes translations, là je vais faire un sacré bon. Changement brusque de climat, de culture, de relief, de monde presque… Je m’envole donc, le vélo dans la soute. J’aperçois les hautes montagnes de l’Everest qui sortent des nuages. C’est magique. Pureté absolue. Katmandou. La foule s’agglutine autour de moi pendant que je remonte mon vélo. Le temps de finir tout cela, il fait déjà nuit. Putain ! Katmandou, c’est le choc. Mais qu’est ce que je suis allé faire en Asie du Sud-Est ? Le Népal, l’Inde pour plus tard, sont de véritables sources d’inspiration, des mines d’Or pour le voyageur. A chaque coin de rue il y du beau a voir. C’est puissant, révélateur. Tout ce mélange de cultures, de croyances. Si complexe a comprendre, a saisir. Hindouisme, Islam, Maoïsme, Chamanisme, Bouddhisme… Je ne veux pas dire que l’Asie du Sud-Est m’a déçu, loin de la cette idée. C’était un passage très agréable de mon voyage. Simplement la beauté de ces paysages au Vietnam, Laos, Cambodge et Thaïlande, les formidables rencontres, l’hospitalité de tous ces gens, leur gentillesse, font que de ces pays des destinations reposantes pour l’esprit. D’ailleurs, depuis ma sortie de la Mongolie, celui-ci n’est plus en effervescence. Plus véritablement stimulé. Je me suis laissé a la douceur de la vie Asiatique. Repos dans le voyage. Et puis soudain tout redémarre ici, au Népal. Un pays qui te permet de te remettre en activité, de te poser des questions. Un pays qui te fascine. Un pays mystique même. Se retrouver face aux Bonzes, ces moines Bouddhistes, est une chose vraiment marquante. La rencontre ne laisse pas indifférent. Les Bonzes que j’ai rencontré en Mongolie, au Tibet et maintenant ici (dont la plupart de ces moines viennent du Tibet) dégagent une sagesse extraordinaire. Une puissance de croyance. L’Illumination par définition même. En Asie du Sud-Est, les moines semblent moins porter la foi. Leur comportement m’a souvent surpris : tatouage, cigarette, téléphone portable pendant les prières, regards détournés sur les fesses des jeunes touristes, sex.com au cybercafé. Curieux comportement bouddhiste…Je me rends à Pashupatinath. Temple Hindou. L’Hindouisme est d’une extrême violence. Je suis très choqué. Rencontre des Sâdhus, ces « Babas » aux longues dreadlocks, fumant le sinsemilia dans leur chilom. Les corps des hommes sont blanchis d’un colorant. Les visages sont peints au rouge orange. L’odeur de l’encens qui imprègne le temple est puissante. Et puis il y ces gens qui s’affèrent autours du bûcher pour préparer une crémation. Les bûches s’entassent pendant que le corps du défunts qui repose dans un sari jaune est purifié avec de l’encens. On porte sur son front des bandelettes de papier portant des prières Hindouistes. A coté un brasier termine de se consumer et les cendres sont jetées dans le Bagmati, la rivière qui coule au pied des ghâts. Etre ainsi « parachuté » dans cette culture religieuse très forte, très pressente, que je ne connaissais pas, est pour moi difficile à supporter. L’ambiance qui règne ici est à des années lumières de tous nos repères. C’est très déroutant. Très perturbant. Poignant a la fois. Pour me remettre de ces émotions, je me plonge dans le fond d’une gargote et je m’enfile des gâteaux au miel et quelques verres de thé parfumé au gingembre. Je me rends à Bouddhanath, le grand stupa de Katmandou, ou des milliers de khaddags multicolores portant d’anciens écrits tibétains flottent dans le vent. Je regarde les yeux enivrants du Bouddha. Je fais le tour avec la marche de ces pèlerins, Tibétains pour la plupart, réfugiés ici depuis les événements avec la Chine. La spiritualité qui se dégage de l’édifice me saisit encore une fois. Je rentre dans le chaos de la circulation au travers des ruelles du Thamel dans le vieux Katmandou. Je retrouve Noor Mod et nous regardons l’ouverture de la coupe du monde de cricket pour me remettre de toute cette journée inoubliable. Comment leur dire ? Dans la famille de Noor Mohamed An Sari nous prenons beaucoup de photos. Avec ses copains, dans les ateliers de couture, avec sa famille, ses parents. Noor Mod rêve de venir en France pour travailler. En France, en Europe ou comme beaucoup de Népalais actuellement, au Qatar. Je sors de l’ambassade de France et les informations que je viens d’obtenir quant aux possibilités de venir en France pour les Népalais, comme pour tous les étrangers d’ailleurs, sont très minimes depuis une politique intérieure qui s’est durcit depuis quelques années. Sans compte en banque bien garni, sans situation professionnelle très établie, sans la maîtrise de la langue, sans famille ou parents d’accueil, les chances sont nulles pour obtenir un visa qui coûte plusieurs mois de salaire d’ailleurs… Alors Noor Mod et tous ses amis qui travaillent dans les ateliers de confection me demandent comment faire pour venir ? Comment je pourrais les aider ? Tous sont persuadés de pouvoir venir, de trouver l’Eldorado, de vivre et de faire fortune. Et il y a de quoi. Ils voient tous ces marchands qui viennent d’Europe, acheter ces vestes, robes, pantalons… Ils me voient avec un appareil photo, un vélo et une année de vacances à vivre s’en travailler sur des économies que j’ai pu



faire… Alors comment répondre à toutes leurs questions ? Que répondre quand ils me demandent le prix du Nikon qui doit coûter plusieurs années de salaire pour eux et autant encore pour mon vélo… Comment leur dire que leurs copains partis au Qatar triment comme des bêtes pour gagner de l'argent, comment ils vivent dans des conditions lamentables, pour des travaux risqués, dangereux pour la santé ? Je sais, je vois comment ils vivent ici, dans ces ateliers de confections. Je sais combien ils gagnent. Quel argument trouver quand là-bas, ils vont pouvoir gagner 30 euros de plus par mois… Mon petit trekking dans les Annapurna Venir au Népal et ne pas partir sur les chemins du toit du monde n'était pas concevable. J'accorde donc quelques jours de liberté et de repos à ma bicyclette, baptisée « L'Endurance » et je me décide de partir dans les Annapurna. J'entre dans une agence en faisant un peu le « neu-neu » histoire de prendre toutes les infos. Trois possibilités s'offrent moi. Soit le grand circuit de 20 jours autour des Annapurna. Il faut un guide et un peu de matériel. Soit un départ en avion vers Jomsom et je rentre à pied vers Pokhara. Ou le petit circuit entre Gandrung, Gorepani, ascension de Poon Hill et un retour à Naya Phul. Je me décide pour ces 5 jours de solitude et de marche à pieds… Je ne prends pas de guide finalement et avec une sangle je m'improvise un sac à dos avec une des sacoches de mon vélo. Me voilà donc parti sur ces chemins. Tout est bien organisé. Pepsi et Pizza, Guest House et Internet dans tous les villages. Les chemins sont pavés, des escaliers en pierre sont aménagés dans les parties difficiles. Bon, c'est tout de même beau. Les parents de My qui sont venus dans ces régions au début des années 90, me disaient qu'ils avaient été hébergés chez une vieille Népalaise, très intriguée par le poste de radio et du son qui pouvait en sortir. Aujourd'hui les Mamies Népalaises communiquent une vallée à l'autre en envoyant des SMS… En 15 ans tout a changé. Le tourisme est considérablement développé et une route est en construction pour rejoindre Jomsom… Seul le toit du monde reste difficilement accessible. La montagne et la mer restent les seules parties de cette terre qui résistent aux Hommes. Mais pour combien de temps ? En Chine, dans les montagnes sacrées, on peut accéder au sommet par hélicoptère et téléphérique. J'espère que le Dhaulagiri et l'Everest ont encore de beaux jours devant eux…

Bénarès, la Mère Gange. - Inde

Ben

09-04-2007

Sunauli. Passage de la frontière entre le Népal et l'Inde. Je reste encore un peu ici, au Népal. A 20 mètres de la frontière. J'entre dans un petit restaurant et je vide mes poches des quelques roupies népalaises qui me restent pour acheter trois chappattis, ces galettes de farine cuites sur des briques. J'hésite pour entrer en Inde. En fait je suis mort de trouille. J'ai peur tout simplement de ce que je vais y voir, de ce que je vais y vivre. J'ai rencontré quelques voyageurs sur mes routes en Afrique. Je les ai vu pleurer et me dire que l'Afrique était vraiment trop difficile à supporter pour eux. Bien plus difficile que l'Inde qu'ils connaissaient. Et moi en Afrique, je m'y sens bien. Alors je fais tamponner mon passeport, quitte le Népal et j'entre en Inde. Mes trois premiers jours seront plutôt tranquilles dans cette riche région de l'Uttar Pradesh. Les blés vont prochainement être battus. Il fait très chaud et tout le monde attend la saison des pluies. Ça rend les gens dingues la chaleur, le vent. La route reste cependant assez dangereuse et je suis parfois obligé de me jeter dans les bas-côtés pour éviter les camions qui doublent en face. Et puis j'arrive à Varanasi (Bénarès). Je ne crois qu'entrer dans ce pays et commencer par cette première grande ville pour immerger dans l'Inde, soit la meilleure chose que j'ai pu faire sur ce voyage. Ce n'est certainement pas le meilleur endroit pour entrer en contact, en douceur, avec l'Inde. C'est assez choquant. Violent même. Je marche le long des ghat. Varanasi. La cité de Shiva, Dieu destructeur et créateur. La ville certainement la plus sainte de toute l'Inde. Les Hindous viennent de tout le pays pour y absoudre leurs péchés en se plongeant dans la Mère Gange. Ils viennent aussi ici dans l'espoir d'y mourir. Car mourir à Bénarès, permet de atteindre le Moksha, l'interruption du cycle des réincarnations. Lieu de passage entre le monde physique et spirituel. Et sur ces ghat, j'assiste à tout. Les gens se déshabillent et descendent dans le Gange y faire leurs ablutions. D'autres se rasent ou lavent leur linge. Les saris séchent au soleil sur les marches des ghat. Des bûchers sont allumés et des corps sont brûlés sous le regard perdu des Saadus. Des lépreux, mendiants, mutilés, vieilles femmes, aveugles, enfants, me demandent l'aumône. C'est trop. Je m'isole quelques heures dans le silence de ma chambre. J'ai besoin de me retrouver, de retrouver mes repères dans ce monde si différent du mien, si difficile à comprendre. Je ne peux être spectateur et rester très en dehors de tout cela. Comment saisir une telle croyance ? Une telle philosophie de vie ? Toutes ces règles, ces rituels, ces usages, toute cette vie tournée vers Shiva. Vers l'hindouisme… Je ferme les yeux et je m'endors. Je rêve de l'Inde. Elle me possède, me hante. Je revois dans ma nuit tous ces visages. Tous ces gens que j'ai croisés me reviennent. Les regards profonds des Saadus maquillés. Ces gens qui jettent au Gange ces colliers de fleurs en offrandes. Les corps qui apparaissent dans la transparence des saris mouillés. Les vaches sacrées qui flottent, toutes gonflées, dans les eaux du fleuve. Les chauffeurs des rickshaws fatigués, qui essaient de se frayer un passage entre la foule. Cette vieille aux grosses lunettes qui attend de mourir ici. Ce corps au milieu de la rue, enveloppé dans cette étoffe jaune qui attend d'être brûlé. La vie ici. La mort là-bas. Et les eaux de la Mère Gange qui s'écoulent éternellement et qui transportent tout cela. Les cendres, la crasse, les égouts, la vie, la mort, la merde, les vaches sacrées mortes, les pétales de fleurs… Et c'est comme ça depuis toujours. Depuis que l'Inde est l'Inde et le monde est monde. L'odeur de l'encens, le son des cloches des temples qui résonnent dans toute la ville. Je ne sais pas si je vais pouvoir supporter tout seul le poids de cette route devenue tout à coup trop difficile.



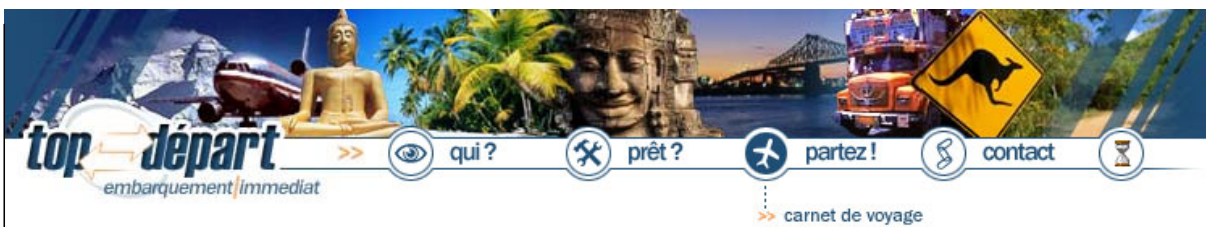
« essaye de me détacher. « être parfois aussi cruelle que cette même Inde. Mais « est difficile de détourner son regard sur des enfants nus qui barbotent dans les égouts de la ville ou sur ce lépreux qui me sollicite en me tapant sur l'épaule. Ce voyage me marquera, à vie, je le sais maintenant. Je ne veux cependant pas en rentrer abîmé. Demain je reprends ma route vers Allahabad, une autre ville sainte. « espère y trouver plus de calme en allant vers le désert du Rajasthan » Mais déjà, il va me falloir du temps pour digérer cette première rencontre. A bientôt. Ben et l'Endurance.

Pushkar - Inde

Ben

18-04-2007

Immersion en Inde...Le voyage est long. Avant de partir, j'avais beaucoup d'appréhensions. Qu'allais-je rencontrer comme peurs ? La faim, la soif, la peur de dormir tout seul n'importe où, des problèmes matériels ou physiques ; La difficulté de cette route réside ailleurs. Le plus difficile est d'affronter la solitude. La misère, le désarroi, le vide dans les yeux des enfants, ici et là dans ce monde. La solitude est pour autant ma meilleure alliée. Avec elle, je ne me perds pas. J'écoute autour de moi car je suis disponible et concentré. J'écoute et je cherche. La solitude est utile. On ne voyage pas tout seul comme on voyage à deux, à plusieurs. Seul on va à la rencontre. A Agra, ai ce passage à vide, ces doutes des longues routes. La maladie fait douter sur le reste. Et puis le Pakistan essaye actuellement tellement d'attentats ; Mais l'Inde est tellement épuisante. Elle te prend toute ton énergie. Sollicite tous tes sens. Toujours aux aguets pour ne pas heurter une moto-rickshaw, un vélo, un camion, un trou dans la route, une vache sacrée. L'Inde grouille. Une fourmière où il faut trouver sa place. Je m'y sens mieux aujourd'hui. Mon arrivée à Bénarès restera gravée pour toujours dans ma mémoire. Entre l'envie déjà d'y retourner et le « plus jamais ». Oui l'Inde est bouleversante. Peut-être comme un Dieu. Bonne et mauvaise. Douce et cruelle. Sauvage et attirante. Hospitalière et repoussante ; Impressions La porte de l'aviation s'ouvre. Une odeur me saisit dans la moiteur de l'air. Une chaleur épaisse m'arrête sur le pas de la porte. Toute l'odeur d'un pays me prend aux trippes. L'odeur des marchés. Du poisson. De la mer. Des camions dans ces grandes gares routières. Les égouts. Les cantines et le linge qui sèche. L'odeur des troupeaux de moutons qui passent dans les rues. Une odeur aux mille facettes de tout ce qu'un pays peut transpirer. Une odeur inoubliable. Et je me plonge dans cette vie. Dans ce monde. Je ne l'accepte pas d'abord. Je le déteste et il me révolte. Je veux rentrer. Les voyages ont ce pouvoir de révéler nos plus profondes émotions. On s'aperçoit alors de ce qu'on peut supporter. La limite de l'acceptable. La limite du supportable si on se réfère à nos repères, nos critères du bien et du mal, à notre façon occidentale de juger et de percevoir les choses. Je n'accepte pas cette misère. Je n'accepte pas cette résignation qu'ont les gens. Je n'accepte pas cette mort si présente, tous ces gens qui un jour à l'autre, comme ça, partent trop jeunes dans l'autre monde. Et puis, en même temps, je suis admiratif de la fierté de ce peuple. De sa force. De l'espoir que l'on peut lire dans les yeux des Hommes. Je suis admiratif de cette solidarité, de cette organisation sociale et familiale. Cette faculté d'adaptation pour vivre ici et survivre là-bas. Pour tout réparer quand nous, nous jetons ce qui ne marche plus ; De s'entasser dans les voitures pour réduire les coûts de transports. On monte un plat pour quelques francs et ainsi nourrir une vingtaine de personnes. C'était ma première rencontre avec l'Afrique. Et l'Afrique me fascine toujours autant. Une fois rentré, je veux y retourner. Pour la comprendre plus encore. Parce que l'Afrique est complexe et difficile. Et je crois que l'Inde est comparable en ce sens. On la déteste mais on l'aime. On veut la fuir mais on y revient. On ne la supporte plus mais on veut la comprendre. Elle nous fait rire mais on pleure. Elle nous fait hurler de douleurs. De dégoûts. Vomir. Elle nous envoûte par son côté mystique. Elle nous fait réfléchir quant à son évolution. Car l'Inde évolue. C'est un peuple intelligent, créatif, autodidacte. Un peuple qui sait avancer malgré des traditions culturelles très ancrées. La Chine ne fait que copier. L'Inde, elle, invente. Elle crée. Elle cherche. Pour le voyageur occidental, l'Inde est un bouleversement. Difficile de décrire ce côté mystique. Ces croyances. Ce qui y passe. Les repères, nos repères d'occidentaux y sont inexistantes. Plus de ressemblances, plus de similitudes. Nous ne pouvons d'abord qu'être spectateur de ce monde tellement différent du nôtre. Impénétrable. Incompréhensible. Et puis le temps du voyage, on commence par se détacher de ces images difficiles. Elles font partie du quotidien. Elles sont dans l'Inde. Il me faut donc les accepter, les prendre comme un tout. Prendre l'Inde dans sa globalité. Il faut aussi s'arrêter, regarder les gens. S'apercevoir que chacun a sa place. Que même le mendiant recevra la pièce. Parce que, comme l'Afrique, l'Inde est solidaire. L'existence d'une vie doit être exemplaire et elle passe par l'amélioration de son Karma dans l'espoir d'accéder dans une prochaine réincarnation à une vie meilleure. C'est dans cette spiritualité que vivent les Hindous. La chance d'être lépreux et de bientôt mourir Je suis assis sur le ghat. Le Gandhi Ghat. Un lépreux vient se joindre à moi. L'homme paraît jeune. Je dis « paraît » car de son corps il ne reste pas grand-chose. « Le malheureux », me dis-je. L'homme ne me demande rien. Il vient ici se recueillir. Se laver dans les eaux sacrées de ce lac. L'homme parle anglais. Il me dit être heureux. Heureux d'être lépreux. Et il attend la mort qu'il espère proche maintenant. Car pour un lépreux, après la crémation, il n'y aura plus d'âme à être réincarnée dans ce corps. C'est une chance me dit-il d'être lépreux. Cela signifie la fin du cycle des vies et des réincarnations, le Moksha. Le Nirvana, la délivrance des souffrances de cette vie et de cette existence sur Terre. Et l'homme me dit cela avec une lumière dans les yeux. Un regard illuminé. Ce regard



comme quelqu'un qui parlerait d'un voyage qu'il va accomplir. D'un rêve qu'il va prochainement enfin pouvoir vivre. Je reste stupéfait. Que puis-je lui répondre ? Que chez nous, occidentaux, bercés dans une éducation judéo-chrétienne, nous ne parlons jamais de la mort, ce sujet tabou ? Que la rencontre d'un lépreux repousse les gens en arrière ? On ne parle pas de la mort parce que personne ne veut mourir. Et nous arrivons même à prolonger notre espérance de vie en tombant dans des extrêmes qui n'ont peut-être plus de sens. Est-il raisonnable d'avoir recours à la greffe d'organe chez des personnes de 90 ans ? A quoi bon. Un jour ou l'autre, tout se termine dix pieds sous terre. Peut-être avons-nous peur de mourir parce que nous avons peur de l'enfer. Peut-être quand l'heure est venue, regrettons-nous d'avoir pas eu le temps de faire l'essentiel ou d'avoir suivi ses propres convictions, ses propres rêves ? Après la mort, pas de vie sur Terre. L'Hindou a lui cette chance, s'il s'ouvre pour que son chemin sur terre soit meilleur, de se réincarner dans une personne plus riche, dans une caste supérieure. Alors à quoi bon avoir peur de cette mort ? De ce fait, quand on comprend cela, toute la vision qu'on peut avoir de l'Inde change alors. Il n'y a plus de souffrance. Il y a juste un passage sur Terre dans une enveloppe charnelle, d'un homme ou d'un animal. Qu'importe si cette vie est souffrance, la prochaine sera meilleure. Et la vie est éphémère. Question de patience. Notion du temps qui lui aussi est donc ici perçue de manière totalement différente. Les petites boutiques de cette grande Inde. Jaipur, il y a tout. Tous les produits du monde sont là, dans un nombre incalculable d'échoppes aussi minuscules que la chambre minable de ma guest-house. Ici on répare les jantes de vélo. C'est tout. Pour les rayons, c'est au 207 de la même rue. Le marchand de pneus et de chambres à air, c'est encore un peu plus loin. Et pour les rustines ? C'est au 322. Une boutique par produit. Mais le type du 207, en connaît un rayon ; en rayons. Peut-être a-t-il fait une thèse sur le comportement mécanique à la torsion du rayon de vélo ? Il connaît tout et, de tête, et il peut te donner la longueur des rayons pour une jante 36 trous de 698 mm de diamètre montée sur un moyeu de 44 mm pour un croisement par 3 ! Et il en va ainsi pour toute la ville. L'un vend des fruits, l'autre des légumes. À côté, on fait du jus d'orange. Derrière du jus de canne à sucre à la menthe fraîche et au citron qu'on peut acheter chez une petite marchande. Ici on vend des perles, là des bracelets. Une pâtisserie m'arrête et je déguste ces merveilleux gâteaux au miel, au lait, à la pâte d'amande. Un homme répare les chaussures, un autre remet des fers aux chevaux. Derrière on fabrique des vêtements sur mesures dans des petits ateliers. Là on vend des marteaux. Ici des gamelles. Je reste scotché devant une boutique où on ne trouve que des Serflex. À côté on vend des piments et là du thé. Des tuyaux, des médicaments, des bijoux, des tôles ondulées ; Un électricien refait les bobines des moteurs. Il achète le fil de cuivre dans une autre boutique. Des femmes se regroupent pour choisir des saris. Ici on brode, là on repasse le linge. Pas de sots métiers ! Et tout ce monde est extrêmement compétent. La boutique est bien achalandée, tout le stock de la ville est là, inutile de chercher ailleurs. Je repense alors à nos boutiques, nos centres commerciaux. On passe des heures à chercher un vendeur en rayon. Et quand je lui demande où sont les raccords 3 pièces en 20/27 au rayon plomberie, le vendeur désolé me répond qu'il n'en sait rien car il est stagiaire au rayon peinture. Alors je cherche. Et quand je trouve, je tombe sur une broche vide. « Mais dans trois semaines sur commande on peut vous avoir la pièce » ... me dit-on. Je crois qu'en Inde il n'y a pas ces gros patrons qui s'en mettent plein les poches. Fermons toutes les grandes surfaces et revenons aux petites boutiques, à l'épicerie du coin ; On devrait régler pas mal le problème du chômage ; Et pour la suite ? Je ne sais pas. Au Pakistan, c'est tendu. Attentats. Reprises des conflits avec des extrémistes islamiques. C'est chaud. Et puis pour le moment, je me remets de quelques problèmes de santé. En Inde, dans ces grandes villes touristiques, la vie est douce et on y trouve des pizzas ce qui change de l'éternel thali ; Mais entre les villes, les conditions sont trop difficiles pour moi. J'ai attrapé une bactérie que j'essaie de combattre avec les médecins locaux. Aujourd'hui ça va mieux. J'attends un peu avant de changer de selle ! Le Laddakh m'attire mais je dois d'abord me refaire la santé. Le moral est bon, et dans quelques jours j'ai 33 ans et je vais passer les 14.000 kilomètres de route à vélo. Et puis il fait beau. Alors ; à suivre. Bien à vous, Ben.

Normandie - France

Benoit

28-04-2007

Je suis rentré. Rentré en France. Chez moi, dans ma Normandie que j'aime. Dans les marais de Trévières, du Bessin et du Cotentin. L'air y est bon. La vie y est douce. La mer proche, là, juste là derrière. Fidèle et toujours indémodable. Vide et sauvage encore à cette époque. Je respire. Je retrouve mes repères. Je me repose. Je revois toute ma route. Tous ces moments uniques, que j'ai partagé avec ces gens de tout là-bas. Je revois ces paysages. Ce froid. Cette pluie. Et déjà je sais que ces souvenirs, je les garderais pour toujours dans moi. Cette route, fait maintenant partie de mon histoire. Neuf mois tout juste. À l'échelle d'une vie, finalement, ça peut paraître bien peu. C'est vrai. Mais ces neuf mois ont été d'une richesse extraordinaire. Pas un jour de vide. Pas un jour sans rencontre. Pas un jour sans apprendre. Pas un jour à ne pas me sentir bien vivant. Pas un jour sans avancer sur le grand chemin de la vie. Pas un jour à ne pas me poser de questions. Neuf mois pour moi, à prendre le temps, à ne me consacrer qu'à l'observation du monde. À y participer. À le vivre. C'est court dans une vie. Mais sur ces chemins, le temps n'est pas le facteur de l'évolution. J'ai pris la décision la semaine dernière de mettre terme à ma route, tout là-bas en Inde. L'Inde m'a retourné. Je me perdais en Inde. L'Inde c'est un pays très fort. Bouleversant. Bien sûr, tout dépend de la manière dont y voyage. Mais à vélo, c'est tout de même difficile. Difficile pour



le corps. Parce qu'il fait chaud à cette époque et les conditions sanitaires ne sont pas toujours terribles. Alors la maladie vous prend, vous affaiblie. Le corps est alors plus fragile. L'Inde a aussi pas mal retourné l'esprit. Voyager seul en Inde nous immerge inévitablement au contact de la population. Au contact des rituels les plus intimes. Les plus forts. Les plus incompréhensibilités. Et rien ne s'arrête jamais en Inde. C'est vraiment fatigant. Dans le quotidien d'une Inde dérangement, pour le Français que je suis, seul, je n'avais plus de repères et je n'arrivais plus à me projeter dans le reste de ma route. Une suite d'ailleurs des plus incertaine. Le nord de l'Inde est encore fermé en mai. Les routes et les cols à plus de 5000 mètres s'ouvrent qu'en juin. Trop de neige. Et puis la région du nord du Cachemire qui est plus ou moins sous administration Pakistanaise n'est pas très calme en ce moment, tout comme le Pakistan qui semble être à feu et à sang. Peut être que tous ces événements réunis (maladie, fatigue, neige, situation politique instable...) étaient des signes. Les signes m'indiquant que là était la fin de ma route. Alors je n'ai rien à regretter de mon retour, avancé d'un mois sur ce que j'avais envisagé. Je ne rentre point avec amertume. Je rentre heureux de cette belle aventure. Je rentre fatigué. Mais déjà je pense repartir un peu à vélo sur les routes de l'Ouest, vers les mystères de la Bretagne. Peut être plus au nord encore, en d'autres Terres Celtes. Et puis l'Afrique nous attend aussi en juillet... Le Maroc, la Mauritanie, le Sahara... Je vais maintenant remettre mon site à jour. Corriger les « coquilles », ajouter des légendes aux nombreuses photos, compléter mes carnets de voyages, joindre d'autres épopées des routes d'Afrique... Peut être présenter cette expérience aux enfants des écoles, leur transmettre le « virus » du voyage, du nomadisme... Et puis, je souhaite aussi organiser un festival du voyage pour les étudiants de l'Université de Caen et proposer des bourses de voyages, un projet qui m'est cher. Mais je vous en reparlerais. Maintenant je vais « digérer » cette route, digérer ces 14.012 kilomètres, ces centaines de rencontres, ces odeurs, ces lumières, cette expérience, bref, toute la richesse de ce rêve. Digérer cette expérience et en tirer les conclusions. Ca va être long... A bientôt donc, Benoît et l'Endurance.